

POLICE MAGAZINE



Les filles soumises sortant de la visite (voir page 6)

« Police-Magazine » paraît tous les Dimanches

DIRECTION
ADMINISTRATION
RÉDACTION

30, Rue Saint-Lazare, 30
PARIS - IX^e

Téléphone : TRINITÉ 72-96

Compte chèques postaux : 1475-65

**POLICE
MAGAZINE**

ABONNEMENTS

Remboursés, en grande partie, par de superbes primes.

FRANCE...	Un an (avec primes)...	50 fr.
	Un an (sans primes)...	37 fr.
	Six mois	26 fr.
ÉTRANGER...	Un an... ..	65 fr.
	Six mois	33 fr.

Se renseigner à la poste pour les pays étrangers n'acceptant pas le tarif réduit pour les journaux.
Dans ce cas, le prix de l'abonnement subit une majoration de 15 fr. pour un an et 7 fr. 50 pour 6 mois, en raison des frais d'affranchissement supplémentaires.

Grand Concours de " Police-Magazine "

**60 000 francs de prix
PUZZLE DE CRIMINELS**

Voici les morceaux épars et mélangés de trois photos qui représentent les traits de trois malfaiteurs célèbres. Le but du concours est la reconstitution de ces têtes et leur identification. Pour mettre les concurrents sur la voie, nous donnons ci-après la liste de tous les criminels qui — c'est bien leur tour — ont été par nos soins découpés en morceaux. De plus, un bref commentaire suivra la publication de chaque série, on le trouvera plus loin en ce qui concerne la seconde. Il y sera fait allusion, en termes volontairement énigmatiques, au crime de ces bandits. Pour départager les concurrents, la question subsidiaire suivante leur est posée :

Dresser la liste de ces criminels, d'après le degré de culpabilité que vous leur reconnaissez, suivant votre opinion personnelle, le n° 1 étant le plus coupable. La liste type sera établie d'après les réponses mêmes des concurrents.

Les concurrents seront classés d'après l'ordre alphabétique de leur nom de famille, la lettre de base n'étant pas la première lettre de l'alphabet, mais une lettre tirée au sort.

S'il se trouvait, après ce classement, plusieurs concurrents ex aequo portant le même nom, ils seraient classés d'après l'ordre alphabétique, établi encore une fois en prenant pour base une lettre tirée au sort et différant de celle obtenue pour le classement d'après le nom de famille. Ce concours comportera plusieurs séries de trois photos chacune.

Voici, ainsi que nous l'annonçons plus haut, la liste de tous les malfaiteurs dont les visages devront être reconstitués par les lecteurs de *Police-Magazine* : Guyot, de Reysac, Landru, M^{me} Lefebvre, Mestorino, Bonnot, Barataud, Dervaux, M^{me} Weiller, Sez nec, Ughetto, M^{me} Bessarabo, Nourric, Soleillant, Duquenne.

LISTE DES PRIX :

- 1^{er} prix : 1 motocyclette Liberty 175 cm³.
- 2^e prix : 1 coffret de chêne contenant : 12 couverts de table, orfèvrerie argentée à 84 gr. ; 12 couverts à dessert ; 12 cuillers à café ; 12 couteaux de table ; 12 couteaux à dessert ; 1 louche ; 1 cuiller à ragoût ; 1 service à découper ; 1 service à salade ; 1 manche à gigot, soit en tout 91 pièces.
- 3^e prix : 1 phonographe olotonal dans une mallette de cuir avec housse et six disques.
- 4^e, 5 et 6^e prix : 1 ménagère en écriin comprenant : 12 couverts orfèvrerie argentée à 84 gr. ; 12 cuillers à café ; 1 louche.
- 7^e, 8^e, 9^e et 10^e : 1 mallette de voyage tout cuir avec garniture flacons et brosse.
- 11^e au 30^e : 1 montre-bracelet sport pour homme.
- 31^e au 60^e : 1 joli portefeuille véritable phoque.
- 61^e au 120^e : 1 stylo " Astra " plume or 18 carats, remplissage automatique.
- 121^e au 250^e : 6 serviettes toilette nids d'abeilles.
- 251^e au 350^e : 1 véritable « Eversharp ».
- 351^e au 1 000^e : réveils, rasoirs, couteaux, montres, etc.



Deuxième série de trois photos à reconstituer

Indications sur les trois malfaiteurs dont il faut découvrir le nom

1^o Son nom honni est devenu celui d'une catégorie de monstres, assassins de petites filles.

2^o Ce petit menuisier breton a-t-il assassiné le conseiller général ? Malgré ses protestations d'innocence, le jury l'a envoyé au bagne.

3^o La bande tragique qu'il dirigea est comme son nom de sinistre mémoire.

Aucun autre renseignement ne sera fourni sur les malfaiteurs, soit dans le journal, soit par lettre particulière.

AVIS IMPORTANT. — Les solutions qui ne seraient pas accompagnées de cinq bons de concours (numérotés de 1 à 5) paraissant dans chaque numéro à partir d'aujourd'hui seraient annulées. (Bon à découper, page 15.)

Plusieurs personnes de la même famille pourront concourir, à condition qu'elles joignent à leur solution les bons de concours exigés.

Les concurrents ne devront envoyer leur solution à *Police-Magazine* (Service des concours), 30, rue Saint-Lazare, Paris (IX^e), qu'après la publication de la dernière série. Nous indiquerons ultérieurement la date de clôture du concours.

LES POLICIERS EN CONSEIL



Contrairement à ce que vous pourriez croire, il ne s'agit pas, dans la photo de gauche, d'une réunion tenue par les membres inquiétants d'une société secrète genre K. K. K. (Ku Klux Kan).

Ces messieurs sagement alignés ne sont pas davantage des francs-maçons ornés de leurs attributs et qui s'apprêtent à recevoir et à interroger un candidat qu'on introduira tout à l'heure les yeux bandés.

Nous sommes ici au Japon, et ce que vous voyez, c'est une assemblée de policiers ayant au moins rang de commissaires. Ces magistrats tiennent une réunion que préside le préfet de police de Tokio.

Enfin, en dépit de leur mine sévère, ces messieurs ne traitent pas au cours de cette conférence de la répression du banditisme ou du terrorisme. Non, ils cherchent tout simplement à résoudre le problème de la circulation.

ERREUR JUDICIAIRE

Savez-vous qu'il y eut dans les annales de la justice des erreurs judiciaires comiques ?

En voici un exemple qui date de l'avant-guerre.

En 1913, la presse parisienne signalait une macabre découverte : sur la grève, à Dinard, on avait trouvé un matin un cadavre amputé de la tête, des pieds et des mains et que la mer avait écorché.

Immédiatement, des experts furent désignés, et de graves médecins établirent finalement que le cadavre en question était celui d'une fillette d'une dizaine d'années tuée d'un coup de feu au cœur et horriblement dépecée après sa mort.

On se mit alors à l'œuvre pour identifier la victime, et déjà on avait arrêté deux individus suspects quand un peintre vint annoncer que le cadavre en question était celui d'un chimpanzé lui appartenant.

L'animal était tombé malade et, déclaré incurable par le vétérinaire, son propriétaire avait décidé de lui épargner de nouvelles souffrances en le tuant d'un coup de fusil.

Il avait coupé la tête, les mains et les pieds de son chimpanzé pour les garder en souvenir.

Eh bien, sachez que ce brave homme fut à deux doigts d'être inquiété pour « insulte aux magistrats ». Quant aux deux inculpés, on les renvoya en leur recommandant bien... de ne plus recommencer !

la vie amoureuse de LANDRU

RÉSUMÉ DU CHAPITRE PREMIER : Landru fait la rencontre de M^{me} Cuchet au Luxembourg et commence à la séduire.

CHAPITRE II

L'AUTRE FACE DE L'AMOUR.

Un immeuble ouvrier à Malakoff. Une salle à manger pauvre : un petit buffet à étagère, une table ronde et quelques chaises. Le dîner, servi sur une toile cirée aux couleurs éclatantes, était maigre : une soupe et des pommes au lard.

Il était plus de vingt heures. Après s'être impatientés, les fils de la maison — deux adolescents maigriots, mais aux dents longues — s'étaient mis à table. La mère, une femme effacée, au visage préoccupé et souffreteux, n'avait pas suivi leur exemple, non plus que les filles, dont l'aînée pouvait avoir dix-huit ans, et l'autre quinze. Toutes trois attendaient, pour manger, le retour du père.

Celui-ci apparut enfin. C'était un petit homme sombre et froid, qui ne ressemblait guère au verbeux discoureur du jardin du Luxembourg et qui pourtant s'identifiait avec lui.

Il jeta en entrant un bonsoir sec, auquel répondirent d'autres bonsoirs aux tons différents, ceux des filles plus chaleureux que ceux des fils. La mère dit seulement :

— Enfin, te voilà, Landru.

Comme un écho, l'homme répondit :

— Me voilà !

Il s'assit aussitôt devant la table, se servit de demi-assiette de soupe et l'absorba en silence.

Quand on lui passa le plat de résistance, il murmura entre ses dents : « Encore des pommes au lard ! »

— Eh ! répliqua un peu nerveusement la ménagère, je ne demanderais pas mieux que de te servir autre chose, s'il y avait de l'argent à la maison. Mais il y a plus de quinze jours que tu ne m'as pas donné un centime. Nous ne vivons que des maigres salaires des enfants. Il serait temps que cela finisse !

Landru soupira sans répondre, mangea du bout des dents quelques pommes de terre, puis repoussa son assiette et s'absorba dans la lecture d'un journal. Les uns après les autres, les enfants se levèrent de table, les filles pour vaquer à des occupations ménagères, les fils pour descendre se distraire dans la rue. Landru, Henri-Désiré, dit Diard, resta seul avec sa femme et son journal. Il ne semblait s'intéresser ni à la politique ni aux faits-divers. Il avait ouvert la page des annonces et l'étudiait.

— Eh bien, murmura la femme, as-tu trouvé quelque chose d'intéressant ?

— Que veux-tu qu'il y ait d'intéressant pour un homme dans ma situation. Si tu crois que c'est commode de mettre la main sur une belle affaire quand on est traqué comme je le suis, tu te trompes singulièrement.

Il y eut un silence, puis la femme reprit :

— Tu as du nouveau ? Un rictus sardonique tordit le bas du visage de l'interpellé, puis il répliqua aigrement :

— Que veux-tu que je sache ? Je ne puis pourtant pas demander de nouvelles aux intéressés ou à la police. Il est vraisemblable que les choses suivent leur cours.

— La situation n'est vraiment pas gaie.

— Qu'y faire ? Je me défends comme je puis et je te donne ce que j'ai. Quand il n'y a rien, le roi perd ses droits.

— Je ne t'ai jamais vu si découragé.

Il secoua la tête, puis grommela :

— Tout cela finira un jour ou l'autre par mon arrestation, qui n'arrangera pas nos affaires.

La physionomie effacée et neutre de la femme changea soudain au mot d'arrestation, qui parut l'avoir galvanisée. Elle se redressa et gronda :

— Il ne faut pas qu'on t'arrête, je ne le veux pas. Si ça se gâte tout à fait, tu nous quitteras et tu chercheras asile ailleurs. Je souffrirai de cette séparation, bien sûr, mais beaucoup moins que de te savoir en prison. On fera comme on pourra. Le principal est que tu restes libre. J'ai trop souffert pendant ces deux mortelles années que tu as passées à Loos.

Les paroles de la femme semblèrent avoir apporté à Landru quelque réconfort. Il soupira :

— Tu as raison. Il faut que je reste libre. Tant que je suis dehors, je puis me débrouiller. Il peut se présenter quelque bon hasard. J'ai même quelque chose en vue.

— Explique-toi.

— Tu sais bien que je n'aime pas à parler de choses qui sont encore dans le brouillard, ni à vendre la peau de l'ours avant de l'avoir mis par terre. Qu'il te suffise de savoir que je suis sur la piste d'une affaire qui peut me rapporter pas mal.

En prononçant ces mots, la physionomie de Landru s'était rasserenée. Elle n'était certes pas aussi pleine d'animation que le visage qu'il offrait à sa partenaire du jardin du Luxembourg, mais manifestement il se détendait et s'apaisait dans l'espoir.

— Tu dois être bien fatigué, reprit la femme. Tu te donnes tant de mal pour rien ! Ce n'est pas une vie que tu mènes, mon pauvre homme. Va te reposer.

— Tu as raison. J'ai besoin de reprendre des forces, pour continuer la lutte. Je vais aller dormir.

Il se leva de table, sortit de la salle à manger, pénétra dans une autre pièce, sommairement meublée d'un lit en fer, d'un lavabo et de deux ou trois chaises, et commença à se déshabiller lentement. Le silence descendait sur la maison. Tandis que la ménagère et ses filles rôdaient encore dans le logement, Landru, fatigué, s'endormit.

L'aube du lendemain le trouva debout. Peut-être parce que des pensées importunes le hantaient, il n'aimait pas à demeurer au lit le matin. Comme il le faisait chaque jour, il descendit à son garage, où son fils aîné Maurice travaillait sous sa direction au montage d'une voiture qui devait remplacer la camionnette grise démodée et bruyante qui lui servait actuellement de véhicule. Son humeur était sombre. Il en déversa le trop-plein en récriminations. Le travail exécuté la veille ne le satisfaisait pas. Il ordonna de le recommencer.

Le fils bougonna :

— Du train dont nous allons, nous n'en finirons jamais. Il faut tout le temps refaire le boulot.

Sèchement, le père répliqua :

— Fais ce que je te commande, et ne t'occupe pas du reste.

Après avoir haussé imperceptiblement les épaules, le fils se remit au travail sans répondre, tandis que Landru sortait du garage et faisait quelques pas dans la rue, histoire de s'aérer l'esprit.

Tant de préoccupations l'assaillaient chaque jour à son réveil, qu'il avait quelque mal à reprendre son équilibre. La question d'argent tournait dans son cerveau, comme un manège de chevaux de bois à un carrefour, et le tapage qu'elle menait l'abrutissait.



Le 67 faubourg Saint-Denis qu'habita M^{me} Cuchet, première victime de Landru. (Wide World.)

La sarabande de ses idées s'arrêta enfin sur la rencontre de la veille. Il sourit, parce que cette évocation lui rendait quelque espoir, puis, pivotant sur les talons, accéléra l'allure pour regagner son domicile.

Quelques instants plus tard, courbé sur la toilette rudimentaire de sa chambre à coucher, il se savonnait à grande eau, sortait de son armoire un complet gris, le revêtait, mettait un faux-col droit aux coins cassés, choisissait dans un lot de cravates assez usagées la plus présentable et s'absorbait pendant quelques instants, devant une petite glace, dans la confection d'un nœud impeccable.

Après avoir peigné soigneusement ses cheveux rares, sa moustache épaisse et sa longue barbe noire, il lustrait soigneusement cette dernière à l'aide d'une brosse qu'il avait imbibée de brillante, quand sa femme entra dans la chambre. Elle le considéra un moment avec surprise, puis murmura :

— Comme te voilà beau !

— Quand on se présente dans une affaire, dit Landru, il faut le faire avec tous ses avantages. La toilette a, dans le monde, un rôle que tu n'aperçois pas bien.

— Je suis peut-être une imbécile, bougonna la femme, mais tu m'as l'air de t'habiller plutôt pour un rendez-vous galant que pour un entretien d'affaires.

— Que tu es bête, ma pauvre femme, fit-il en haussant les épaules. Je fais, comme toujours, pour le mieux. Ne m'ennuie pas avec des sornettes. J'espère pouvoir te donner de bonnes nouvelles d'ici quelques jours.

— Souhaitons-le, jeta l'épouse, qui, de toute manière, paraissait mal convaincue, mais ne va pas t'amuser surtout à te lancer à nouveau dans une histoire d'escroquerie au mariage. La dernière t'a coûté assez cher. Et puis, j'aime encore moins celle-là que les autres.

— Tu es stupidement jalouse.

— Non, mais je voudrais être certaine que tu ne vas pas faire de bêtises encore plus grandes que celles que tu as faites jusqu'ici.

Il affirma avec un aplomb parfait :

— Dors sur tes deux oreilles, il n'y a pas de femme sous roche.

Quelques instants plus tard, après avoir revêtu un cache-poussière d'un gris plus sombre que le costume, Landru quittait sa maison, regagnait son garage, mettait en mouvement d'un tour de manivelle sa vieille camionnette à deux cylindres, montait sur le siège et prenait la direction de Paris.

Vers onze heures du matin, l'auto grise, se dégageant avec peine de la file de voitures qui faisaient à cette heure de la rue du Faubourg-Saint-Denis une des artères les plus encombrées de Paris, stoppait devant le numéro 67.

Landru en descendait tout guilleret, dépouillait son imperméable, donnait un coup de peigne à sa barbe, une chiquenaude à son veston, sortait de sa poche une paire de gants de couleur crème, prenait



Une attitude de Landru. (Ro.)



Voici la photographie des jurés qui envoyèrent Landru à la guillotine. (Rol.)

avec précaution, sur le siège où il l'avait déposée, une gerbe de fleurs corsetée d'un papier blanc et s'engageait d'un pas ferme sous la voûte de l'immeuble.

Sur sa gauche, au pied d'un escalier, s'ouvrait la loge de la concierge, M^{me} Pelletier. Cette brave femme, au visage sympathique, considérait des pieds à la tête l'arrivant, qui lui demandait : « M^{me} Cuchet ? » Absorbée dans son examen, elle ne répondit pas tout d'abord.

L'homme répéta nerveusement :

— M^{me} Cuchet ?

Elle indiqua enfin :

— Cinquième, à droite.

Après avoir remercié d'un signe de tête la préposée au cordon, Landru s'engagea dans l'escalier. En le gravissant d'un pas mesuré, il examinait les lieux. La maison était un vieux, mais solide immeuble du faubourg, qui semblait n'avoir pas connu depuis assez longtemps la brosse du peintre. D'un pied assez léger, il gagna le cinquième étage et sonna à la porte de droite.

Une jeune fille vint lui ouvrir. Il demanda :

— M^{me} Cuchet ?

L'interpellée n'avait pas encore eu le temps de lui répondre, que M^{me} Cuchet elle-même apparaissait. Un beau sourire illumina son visage à la vue de Landru et s'épanouit encore davantage en constatant qu'il lui apportait des fleurs.

Elle le fit entrer aussitôt dans sa salle à manger, une grande pièce convenablement meublée. Des broderies, qui témoignaient du goût de la maîtresse de maison, la décoraient. La personne qui avait ouvert la porte ayant disparu, Landru murmura aussitôt :

— Vous ne sauriez croire, madame, combien je suis heureux de vous revoir. Cette nuit m'a paru éternelle. Je n'ai pas fermé l'œil tant je pensais à vous : j'attendais l'aube avec une impatience de jeune homme.

— C'est vraiment très gentil ce que vous me dites, répondit la dame, mais j'ai peine à croire que cela soit vrai. Seriez-vous un flatteur, monsieur Diard ?

— Mon arrivée ne vous témoigne-t-elle pas de mon impatience ? Je me présente dès qu'il m'est possible de le faire sans être inconvenant. Hélas, madame, je suis certainement le seul des deux qui ait attendu cette heure avec fièvre.

— Je ne m'enflamme pas si facilement, monsieur Diard. Je vous avouerai cependant que vous m'êtes très sympathique, et que, si notre rencontre ne m'a pas empêché de dormir, j'ai du moins pensé à vous ce matin dès mon réveil.

— Se peut-il. Vous me ravissez vraiment. Vous êtes délicieuse : vous êtes simple et spontanée ; je ne dirai pas, suivant une vieille expression, que vous avez le cœur sur la main, mais vous l'avez sur le visage.

Bien qu'elle fût ravie de cette déclaration, M^{me} Cuchet répondit pourtant :

— Vous avez dû bien des fois dans votre vie prononcer des paroles enflammées, monsieur Diard, car vous êtes un enthousiaste.

— Vous ne me connaissez pas, protesta-t-il avec véhémence. C'est précisément parce que je suis d'ordinaire peu inflammable que j'ai gardé toute mon ardeur. Comme je vous l'ai dit déjà, je n'ai rencontré dans ma vie aucune femme susceptible de m'inspirer un sentiment analogue à celui que vous avez suscité en moi. Ce n'est pas d'après la surface que je juge les êtres, mais dans la profondeur. Il faut qu'il y ait entre vous et moi des affinités difficiles à définir, mais certaines, pour que je me sois ainsi enthousiasmé, comme vous le dites, moi qui suis d'ordinaire froid et réservé.

— Savez-vous, dit M^{me} Cuchet en minaudant, que vous

allez me donner de l'orgueil, à moi qui n'en ai jamais eu ?

— Non, je connais déjà votre modestie, qui vous honore.

— Mais je m'aperçois, remarqua-t-elle, que je ne vous ai pas encore fait asseoir. Vous parlez avec tant d'impétuosité, que vous me troublez un peu. Il y a à côté de vous un fauteuil qui ne demande qu'à vous accueillir. Prenez-le, je vous en prie.

— Je ne le prendrai qu'à condition qu'il ne soit pas trop éloigné du siège que vous choisirez vous-même.

— Eh bien, je vais vous faire vis-à-vis.

— Nous allons être bien loin, soupira-t-il. Ce fauteuil est à plus de deux mètres de l'autre.

Il fixait en même temps sur M^{me} Cuchet un regard à la fois si caressant et si dominateur, qu'elle concéda aussitôt :

— Puisque cela vous contrarie à ce point, je vais prendre une chaise et m'asseoir près de vous.

Quelques instants plus tard, le duo de la veille recommençait. Tout en continuant à énamourer sa partenaire, Landru achevait de se documenter. La dame lui confiait que l'entreprise de broderies et dentelles qu'elle exploitait lui donnait de très beaux bénéfices et qu'elle possédait quelques économies assez substantielles pour être agréables à un mari même riche. Il répondait :

— On n'est jamais riche, ma chère amie, quand on fait des affaires : on a toujours besoin d'argent pour en monter de plus fructueuses. Soyez sûre que, si vous devenez ma femme, je saurai placer votre argent dans des entreprises où il vous rapportera non pas le misérable intérêt qu'on vous sert, mais au moins vingt pour cent. J'ai précisément en vue, en ce moment, une affaire magnifique que j'hésitais à prendre, parce que mes disponibilités ne me permettaient pas de la faire seul : nous la ferons ensemble. Et comme le visage de M^{me} Cuchet exprimait malgré elle sa crainte du risque, il reprit :

— Le peu que vous me confiez suffira à compléter la somme insignifiante qui me manque pour la réaliser. Mais je vous en prie, quittons ce sujet terre à terre. Parlons de nous, de mon amour qui grandit à mesure que je vous parle et que je vis dans votre atmosphère et dans votre ombre. Je serais si heureux si vous consentiez à m'épouser. Pourquoi me faire attendre votre réponse ? Dites-moi que ce sera bientôt chose faite !

— Ce serait déraisonnable, monsieur Diard. Nous nous connaissons à peine, il faut, autant dans votre intérêt que dans le mien, que nous prenions au moins le temps de la réflexion.

— Que me parlez-vous de raison quand je vous parle d'amour ! On voit bien que vous ne m'aimez pas comme je vous aime. Oubliez que vous êtes raisonnable. Il est si doux de faire une folie quand elle est bonne.

— Vous êtes un enjôleur, monsieur Diard.

— Non, madame, je suis seulement un homme qui aime. Tenez, la seule obligation de vous dire encore madame ou ma chère amie m'est pénible. Vous vous prénommez Jeanne, je crois : laissez-moi vous appeler Jeanne ; ce sera déjà, il me semble, un commencement d'intimité. Vous allez être ma Jeanne. Quand j'y pense, j'en deviens fou de joie.

En prononçant ces mots, Landru s'était levé et marchait dans la pièce avec agitation, les bras au ciel, comme un homme que transportait le bonheur.

— Monsieur Diard, monsieur Diard, fit M^{me} Cuchet, calmez-vous, je vous en prie. Je suis convaincue que vous m'aimez. Vous êtes certainement un homme qui a souffert, et vous vous précipitez vers moi comme un naufragé. Mais à quoi bon vous agiter ainsi ?

— Vous l'avez dit, Jeanne, je suis un naufragé du sentiment, et je me cramponne à la bouée lumineuse que vous êtes.

Landru se cramponnait en effet. Il avait pris dans ses bras M^{me} Cuchet, que toute cette phraseologie avait faite éperdue, et la pressait contre lui en murmurant :

— Jeanne, Jeanne, je vous aime !

Il parlait si haut, que M^{me} Cuchet, se souvenant tout à coup que ses deux ouvrières travaillaient dans une pièce peu éloignée, située au bout du petit corridor, crut devoir le rappeler à la discrétion :

— Chut, vous allez me compromettre. Mes employées n'ont pas l'habitude d'entendre de pareils propos dans ma maison.

— Qu'importe, puisque vous allez leur annoncer notre mariage.

— Si je me décide, il faudrait d'abord que je l'annonce à mon fils.

— C'est vrai, vous avez un fils. Je ne le connais pas, ce cher enfant, mais je sens que je vais l'aimer à travers l'amour que j'ai pour vous. Il en tirera un grand profit. Car qu'est-ce qu'un enfant qui n'a plus de père ? Peu de chose. Je serai là pour faire sa situation.

— Vous êtes vraiment un brave homme, monsieur Diard. Les sentiments que vous manifestez pour mon fils, que vous ne connaissez pas encore, achèvent de vous gagner mon cœur. Je ne vous dis pas encore oui, mais je crois que ce sera oui. J'ai besoin de parler à mon enfant, vous le comprenez sans peine, avant de prendre une décision aussi importante. Partez donc, car il va rentrer, et je ne veux pas qu'il vous voie ici avant que je l'aie mis au courant de nos projets.

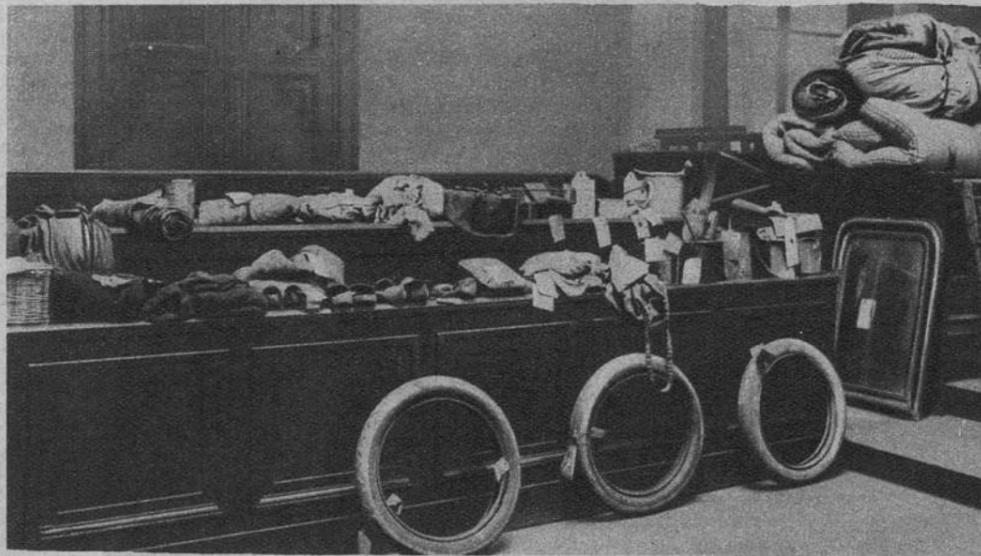
— C'est trop naturel, ma chère amie. Je vais me retirer. Parlez-lui dès qu'il sera là. Je viendrai prendre votre réponse cet après-midi.

— Laissez-moi jusqu'à demain.

— Non, ma chère Jeanne, non, je ne vous laisserai pas jusqu'à demain. Vous n'auriez pas le courage, d'ailleurs, de me condamner à une nouvelle nuit d'insomnie. Je viendrai chercher votre réponse cet après-midi. Vous m'offrirez le thé, j'apporterai les gâteaux.

Et après avoir pris les deux mains de M^{me} Cuchet et les avoir embrassées à plusieurs reprises passionnément, Landru gagna à reculons la porte, en continuant à envoyer à sa sage amie, qui commençait à perdre la tête, des baisers multipliés.

L'après-midi de ce même jour, la concierge du 67 de la rue du faubourg Saint-Denis voyait à nouveau passer devant sa loge l'homme qui s'était déjà présenté dans la matinée et dont elle avait remarqué la physionomie tourmentée et mystérieuse. Cette fois encore, il n'avait pas les mains vides. Il portait au bout d'une ficelle de couleur rose un de ces petits paquets en forme de pyramide que savent confectionner les demoiselles de pâtisserie, pour



L'étalage des pièces à conviction du procès Landru fut impressionnant. (Rol.)

permettre aux clients d'emporter des gâteaux sans les détériorer. Fidèle à sa parole, l'ingénieur Diard allait prendre le thé chez M^{me} Cuchet et chercher sa réponse.

Ce fut elle-même qui lui ouvrit la porte. Elle accueillit avec un sourire épanoui cet amoureux si plein de délicatesse.

Il sut témoigner immédiatement qu'il en avait plus encore qu'elle ne pouvait le supposer, car il murmura en lui tendant, du bout des doigts, le paquet soigneusement ficelé :

— Voici les gâteaux promis, ma chère amie.

Et il ajouta, dans une révérence :

— Et puis voici mon cœur, qui ne bat que pour vous.

La brave M^{me} Cuchet pensa sans doute que ce madrigal poétique venait d'être créé exprès pour elle, car elle soupira :

— Monsieur Diard ! vous êtes vraiment un homme unique. On ne m'a jamais dit d'aussi jolies choses, où allez-vous les chercher ?

— Dans mon amour, tout simplement. Le coquin m'a bien tourmenté depuis que je vous ai quittée. Je n'ai pensé qu'à votre réponse. C'est oui, n'est-ce pas ? Je crois lire le mot dans vos yeux. Dites-moi que je ne me trompe pas.

— Comme vous êtes enfant ! Vous me faites l'effet de mon petit garçon, quand il veut quelque chose et qu'il me presse de le lui donner.

— Vous êtes une mère admirable. Vous ferez aussi, j'en suis sûr, une admirable épouse. Comme je vais être heureux avec vous !

Elle minauda :

— Mais je n'ai pas encore dit oui.

— Vous ne l'avez pas encore dit, c'est vrai, mais vos yeux parlent pour vous. Je sais que vous acceptez. Il y a un gros poids de moins sur mon cœur. Soyez sûre que je saurai me montrer digne de mon bonheur.

— En effet, dit-elle, c'est oui en principe. Mais en principe seulement. Vous comprendrez facilement que nous serions ridicules tous deux en convolant aussi brusquement. Il faut ménager les convenances, nous donner le temps de nous étudier et nous permettre même de nous reprendre, si nous nous apercevions par hasard que nous nous étions trompés. Je vous autorise à continuer votre cour. Nous prendrons plus tard une décision définitive.

— Vous me ravissez et vous me désolerez à la fois. Il y a en moi une telle impatience ! Je voudrais profiter déjà du trésor que j'ai découvert. Je ne serai vraiment heureux que lorsque nos bans seront publiés.

— Vous n'en demandiez pas tant ce matin. Vous ne souhaitiez alors qu'une réponse favorable. Il me semble que vos exigences s'accroissent bien rapidement.

— Est-on le maître de ses sentiments ? Je vous aime, cela dit tout.

Et se penchant brusquement sur M^{me} Cuchet, l'ingénieur Diard prit dans ses mains la tête de sa fiancée conquise et imprima sur ses lèvres consentantes le baiser des fiançailles.

(A suivre.)

JEAN FABER.

SUICIDES ATROCES

On a constaté que depuis la guerre les suicides étaient devenus beaucoup plus nombreux en Europe en général, dans les pays de langue allemande en particulier.

Or, si le nombre des suicides a augmenté, le progrès aidant et aussi une certaine originalité malade, la façon de se donner volontairement la mort a pris des formes aussi nouvelles qu'inattendues.

Un officier japonais, accusé récemment d'intelligence avec l'ennemi, cas fort rare au pays du Mikado se tua à l'aide d'un tisonnier. Ayant fait chauffer cette arme inusitée pour se donner la mort, il plongea le fer rouge trois fois de suite dans son abdomen. L'année dernière, on conta en Extrême-Orient l'horrible mort d'un Annamite convaincu de vol et de nombreuses escroqueries. N'ayant aucune arme dans sa prison, il se déchiqueta le ventre avec ses ongles, et son horrible supplice dura deux grandes journées et autant de nuits.

Un boucher bavarois s'est donné la mort en mars dernier en se frappant le front avec un couperet. Vers la même époque, un communiste britannique emprisonné à la suite d'une émeute trouva un gros clou et se l'enfonça dans la tempe en le frappant avec une grosse pierre.

Des demi-fous se sont suicidés l'été dernier à Vienne, l'un en s'enfonçant de longues épingle dans la région du cœur, un autre en s'installant brutalement sur la pointe d'un sabre dont la lame ressortit finalement sous les fausses côtes.

En 1928, un cordonnier de Venise s'est suicidé en se crucifiant. Il cloua d'abord ses pieds croisés l'un sur l'autre. Il perça ensuite chacune de ses mains, les traversa de deux clous, et eut la force d'élever les bras et de faire entrer la pointe desdits clous dans deux trous pratiqués aux extrémités de la croix.

COMMENT ON REND LA JUSTICE EN U.R.S.S.



Une audience du tribunal suprême de l'U. R. S. S. Le défenseur, debout devant les juges qui sont placés à la table, à droite, prononce sa plaidoirie.

Au temps des tsars, les cours de justice revêtaient en Russie un caractère d'apparat somptueux. Les magistrats rendaient leurs arrêts en une tenue où toute la pompe de jadis apparaissait, maintenue par la tradition : toges de moire à grands ramages,



A la cour militaire suprême de Moscou. Au second plan, quatre inculpés que veillent des soldats, baïonnette au canon. Au premier plan, le défenseur.

très simplifiées. Le président mène les débats suivant sa conception personnelle, dans l'intimité supérieure de la justice. Les procès se déroulent dans des bureaux plus ou moins grands, selon l'importance de l'affaire, et qui ne rappellent en rien nos tribunaux.



Ces deux accusés placés sur une estrade sont deux généraux soupçonnés de trahison. A droite : Au cours d'un procès, la presse debout prend des notes.

parements d'hermine éclatante de blancheur, toques carrées à chamarrures.

Ces temps sont révolus. Le gouvernement actuel a apporté dans la présentation de l'appareil judiciaire une simplicité qu'aucune nation n'a jamais connue. Toute parade imposante a été suppri-



Les journalistes russes prennent des notes, debout, dans la salle de justice.

LES FLÉAUX SOCIAUX

MARCHANDES D'AMOUR

Une matinée à la "Tour Pointue"



A droite : le verso d'une carte rouge, donnée aux filles malades. Au dessous : une carte chamois.

La « Tour Pointue » est le nom donné au dispensaire. Au premier plan, le Pont aux Changes; au fond, le Palais de Justice et l'entrée du Dépôt.

MOIS	1 ^{er} SEMAINE	2 ^e SEMAINE	3 ^e SEMAINE	4 ^e SEMAINE
JANVIER				
FÉVRIER				
MARS				
AVRIL				
MAI				
JUIN				
JUILLET				
AUGUST				
SEPTEMBRE				
OCTOBRE				
NOVEMBRE				
DÉCEMBRE				

Nom : *Ezenstochowna* 1930
 Prénoms : *Olga*
 née à *Iskow (Pologne)*
 le *3 Décembre 1899*

Les visites auront lieu le *1^{er}* et le *15* de chaque mois.

Lorsqu'une visite tombera un dimanche ou un jour férié, elle sera remise au lendemain.
 Les jours fériés sont : le 1^{er} Janvier, le Mardi-Gras, le Vendredi-Saint, le Lundi de Pâques, l'Ascension, le Lundi de la Pentecôte, le 14 Juillet, le 15 Août, la Toussaint et Noël.

Pour un médecin exercé et avec des femmes habituées à ces manœuvres, un examen complet se fait en fort peu de temps et peut être terminé en une minute environ. Mais souvent, le médecin dispose à peine de ce court espace de temps. En effet, le nombre moyen des visites étant de 250 par jour, soit une cinquantaine par heure, et les filles ne se présentant pas toujours à la date fixée sur leurs cartes, la moyenne indiquée subit de larges oscillations. Et il est des jours où le médecin dispose de moins d'une minute pour chaque examen et procède avec une rapidité excessive. La visite médicale des prostituées devient purement illusoire.

Les femmes que le médecin désigne comme malades et comme devant être séquestrées sont envoyées directement du dispensaire à l'infirmerie de la prison de Saint-Lazare. Les galeuses sont comprises dans la catégorie des femmes à séquestrer.

Cette rapide description des opérations du dispensaire constitue la plus violente des critiques contre l'institution en elle-même et contre son mode de fonctionnement.

Le matin où il m'a été permis d'assister à la visite, le médecin de service à qui je faisais part de ces réflexions me dit très franchement :

— Il arrive des moments où nous sommes littéralement débordés ; il nous est matériellement impossible d'examiner attentivement toutes les femmes qui se présentent. Il se produit même dans ce cas un fait curieux, c'est que plus on visite de femmes, moins on trouve,

proportionnellement, de malades, parce que certaines particularités échappent à un examen rapide.

Je dois me hâter d'ajouter que certains jours d'encombrement, c'est-à-dire à la fin des quinzaines et des mois, deux médecins fonctionnent simultanément. Il n'en reste pas moins qu'il y a dans cette organisation, comme dans toutes celles qui intéressent les mœurs, des vices et des lacunes qui font qu'elle est loin d'offrir les garanties pour l'hygiène publique qu'on est en droit d'en attendre.

Le vice initial est d'être, suivant une énergique et juste expression, « l'antichambre de Saint-Lazare ». La promiscuité de ce service avec la Préfecture de police lui supprime une bonne partie de son influence utile au point de vue sanitaire. Le dispensaire est par lui-même un épouvantail pour les malheureuses qui, exposées chaque jour à la contagion vénérienne, tremblent d'être considérées non comme des malades, mais comme des criminelles soumises à toutes les rigueurs du régime pénitentiaire. Si, au lieu d'être un office de police, le dispensaire devenait un simple instrument sanitaire, la multiplicité des visites, qui semble irréalisable aujourd'hui, serait chose facile, alors que ses « clientes » acquerraient la conviction qu'il y a pour elles une sécurité, une protection de leur métier, et surtout que la prison n'en sera pas la conséquence.

Quant à la commission administrative de la Préfecture de police qui juge et condamne les délinquants, elle est placée sous la direction du chef de la deuxième direction, et se compose d'un commissaire interrogateur, chef du quatrième bureau, assisté d'un sous-chef et d'un fonctionnaire faisant fonctions de ministère public. Elle siège de façon presque permanente.

C'est, le croirait-on, en s'appuyant sur les ordonnances royales des 20 avril 1684 et 26 juillet 1713, et sur celle de 1778 que les commissaires infligent des punitions aux prostituées qui contreviennent aux règlements. Ces punitions consistent dans l'envoi à la prison de Saint-Lazare pour une période de quatre à quinze jours.

Les filles soumises seules peuvent être punies, parce que l'administration considère qu'elle n'a pas le droit de sévir à l'égard d'une femme tant qu'elle

Le Dépôt et son infirmerie, le dispensaire et sa commission administrative, véritable tribunal de répression de la prostitution, forment, avec la Conciergerie et les locaux de la police judiciaire, les principaux services annexes de la Préfecture de police enclavés dans le Palais de justice, quai de l'Horloge, d'une part, et quai des Orfèvres, d'autre part. C'est ce que les habituées et les habitués de ces services désignent sous le nom de la « tour Pointue ».

Nous ne nous occuperons aujourd'hui que du dispensaire et de sa commission administrative, fréquentés tous deux volontairement — et souvent involontairement — par les filles soumises et par leurs conseurs, que les inspecteurs des mœurs ont râflés au cours de leurs rondes quotidiennes.

Le dispensaire de salubrité aurait besoin d'être réorganisé ; il ne répond plus au but visé, d'abord parce que les visites des filles en carte sont trop espacées, et ensuite parce que les médecins, en nombre insuffisant, ne peuvent examiner les visiteuses avec toute l'attention voulue, étant donné le temps réduit qu'ils accordent à chacune d'elles.

Les visites ont lieu tous les jours non fériés, de onze heures et demie du matin à quatre heures du soir ; elles occupent trois séances d'une heure et demie à chacune desquelles assistent deux médecins. L'un procède à l'examen, l'autre établit la liste des femmes visitées et inscrit le résultat de la visite.

Voyons comment les choses se passent. La femme entre dans le cabinet et reste seule avec les deux médecins. Le visiteur procède à l'examen de la face, de la bouche et de la gorge ; puis il fait monter la femme sur le fauteuil-lit et inspecte les parties intimes. Quand cet examen est resté négatif, il signe la carte, et en voilà pour une quinzaine de jours.



n'a pas été inscrite sur les contrôles de la prostitution. Les insoumises ne sont donc jamais envoyées à Saint-Lazare et n'y sont transférées que pour être soignées à l'hôpital, si elles sont malades.

Les punies ne réclament jamais. Elles acceptent avec résignation la punition infligée : elles savent que toute réclamation est inutile, étant admis que les déclarations des agents ne peuvent être mises en doute.

Les filles arrêtées n'ont pas toujours contrevenu aux règlements, et leur arrestation a parfois une cause tout autre que celle énoncée sur le rapport de police qui les accompagne et qui, seul, je le répète, fait foi devant la commission administrative.

Au cours des enquêtes nombreuses que j'ai faites personnellement dans le triste monde de la prostitution afin de me documenter en vue de ce travail, plusieurs filles m'avaient signalé les agissements d'un agent particulièrement sévère à l'endroit des racoleuses susceptibles de gêner le travail d'une fille, grande brune mise avec une certaine recherche, à laquelle il s'intéressait tout particulièrement. Cet agent des mœurs m'était désigné sous le nom de Bel Arthur.

— Et pourquoi, demandai-je, le Bel Arthur favorise-t-il cette fille d'une façon toute bienveillante ?

— Mais tout bêtement parce qu'il est son souteneur.

— Allons donc !

— Parfaitement, il en vit. C'est d'ailleurs un sale individu ; non seulement il ne cesse de nous traquer, mais encore, à l'occasion, il essaie de nous soutirer des billets de cent sous. Et si l'une de nous lui plaît et qu'elle refuse de « marcher à l'œil », il est impitoyable : la pauvre fille est alors obligée de changer d'arrondissement si elle ne veut pas être arrêtée à tout propos et hors de propos.

— C'est inimaginable, ce que vous me contez là.

— Prenez vos renseignements, si le fait vous intéresse, et vous serez édifié.

Comme il faut toujours se méfier des racontars de ces dames du trottoir, racontars souvent intéressés, je ne me suis pas renseigné ; j'ai fait mieux : j'ai simplement guetté le Bel Arthur, que plusieurs filles m'avaient indiqué, et je l'ai vu, dans une grande rue du centre, qui, après avoir fait un bout de causette avec sa « grande brune », se mettait à la poursuite de celles qui pouvaient faire à sa protégée une sérieuse concurrence.

Le Bel Arthur, tel un malfaiteur, fila en rasant les murs. Bientôt, il tomba en arrêt : il venait d'apercevoir une fille qui, tranquillement, le précédait. La malheureuse marchait droit devant elle. Le temps était pluvieux, elle était seule sur le trottoir ; donc aucun délit à commettre. Le Bel Arthur accéléra le pas ; une seconde après, la fille était appréhendée, arrêtée et conduite au poste voisin sans qu'elle essayât la moindre résistance.

Je me promis d'interroger la pauvrette dès que je la rencontrerais. Quelques jours après cette scène, je la vis qui traversait la rue de Richelieu. Je l'abordai.

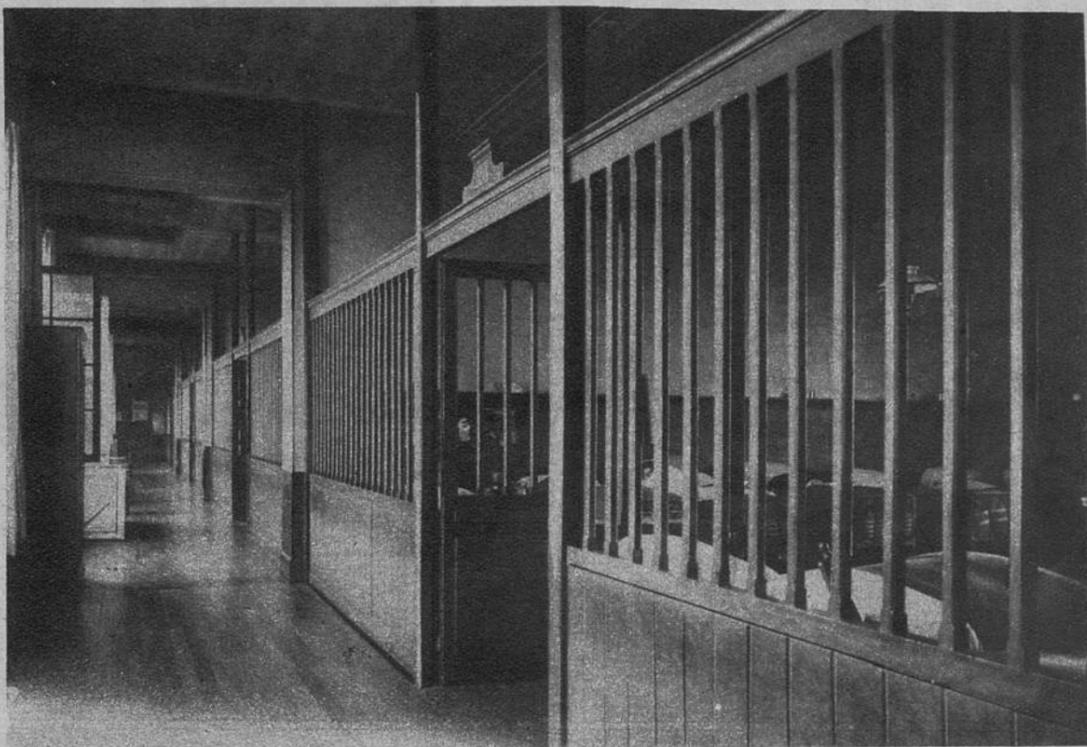
— Tu m'emmènes ? me proposait-elle.

Et comme je ne répondais pas tout de suite :

— Oh ! tu peux... Je suis sortie aujourd'hui de Saint-Lazare où j'ai tiré quatre jours...

— Je le sais, fis-je. L'autre soir, j'étais à quelques mètres de l'endroit où le Bel Arthur t'a « faite ».

— Comment ! s'écria-t-elle avec effroi, tu con-



La « ménagerie » à la prison Saint-Lazare, vue du corridor.

nais le Bel Arthur ? Alors, tu en es, toi aussi ?

Je m'empressai de la rassurer.

— Ce Bel Arthur est une crapule. Si tu étais là l'autre soir, tu as pu voir que « je me conduisais bien ». Cela ne l'a pas empêché, le marlou, de me signaler sur son rapport comme ayant fait du scandale sur la voie publique.

— Et tu n'as pas protesté ?

— A quoi bon ? Nous avons toujours tort. La commission ne croit que les agents des mœurs. Nous sommes peut-être des « pas grand-chose », mais nous ne sommes pas toujours aussi canailles que ces individus.

— Pourquoi t'a-t-il arrêtée sans motif ?

— Parce que je précédais « sa » Marcelle. Tu comprends, j'aurais pu lever un miché avant elle... Et puis, je dois dire encore que, la dernière semaine, il m'avait fait des propositions et que je l'avais envoyé au bain. Depuis lors, il m'en veut à mort. Aussi, maintenant, je me promène sur le deuxième arrondissement.

Les inspecteurs de la brigade des mœurs qui agissent comme le Bel Arthur et abusent de leur autorité vis-à-vis de pauvres filles sans défense sont-ils nombreux ? Je n'en sais rien, mais il suffit qu'il en existe un seul pour qu'il soit permis de s'élever avec énergie contre de tels abus.

J'ai eu l'occasion, lors d'une visite de filles insoumises arrêtées, de voir une lamentable fillette de treize ans, amenée là pour la huitième fois, effrayante de perversité et de cynisme. Une autre de quinze ans déclara qu'elle entendait ne jamais faire d'autre métier. Une jeune fille de dix-sept ans

réclamait avec insistance sa mise en carte. Une autre du même âge répondait avec des éclats de rire qu'elle avait hâte d'être inscrite pour être plus tranquille.

Je suis obligé de reconnaître que, sur une cinquantaine de filles que je vis défilier devant le commissaire interrogateur, c'est à peine si deux ou trois invoquèrent une excuse quelconque à leur inconduite : la plupart acceptèrent l'inscription sans répugnance, beaucoup la sollicitèrent, quelques-unes seulement, la grande minorité, réclamèrent l'indulgence, promettant de se mettre au travail ou acceptant le concours des sociétés de patronage.

Au nombre des autres parut une jeune fille d'une vingtaine d'années, d'une rare beauté. Sans honte aucune, elle réclama son inscription sur les registres de la prostitution. Le fonctionnaire, pris de compassion, essaya de lui montrer vers quel abîme elle se dirigeait. Il lui proposa de l'adresser à des âmes compatissantes qui lui procureraient du travail comme ouvrière ou femme de chambre. Elle regarda le commissaire avec dédain et lui fit cette stupéfiante réponse :

— Être domestique, merci ! Je n'ai pas été élevée par ma famille pour vider les pots de chambre.

Je pourrais citer d'autres réflexions plus stupéfiantes encore, et aussi plus cyniques, comme celle, par exemple, de cette gamine de dix-huit ans qui réclamait bruyamment sa mise en carte et disait au commissaire qui tentait de la ramener dans le droit chemin :

— Zut pour la morale ! Si je veux être p..., ce n'est pas vous qui m'en empêcherez.

Presque toutes les femmes arrêtées pour prostitution clandestine sont des mineures ; c'est à dix-sept ou dix-huit ans qu'un certain nombre de jeunes filles, poussées par des considérations assez complexes, quelques-unes, pas en grand nombre, par la misère, beaucoup par l'horreur du travail et par la coquetterie, d'autres, et c'est un cas fort triste, par l'abandon de l'homme avec lequel, suivant leur langage, elles s'étaient « mises », se livrent à la prostitution clandestine et renforcent l'armée des insoumises.

Lorsque la commission spéciale se décide, après plusieurs arrestations d'une insoumise pour faits de racolage, à mettre celle-ci en carte, la nouvelle inscrite reçoit des instructions précises... qu'elle ne suivra d'ailleurs jamais, notamment ce paragraphe toujours inobservé :

« Les abords des églises, temples, écoles et lycées, les passages couverts, les boulevards, les Champs-Élysées, les gares et leurs abords et les jardins publics leur sont interdits. »

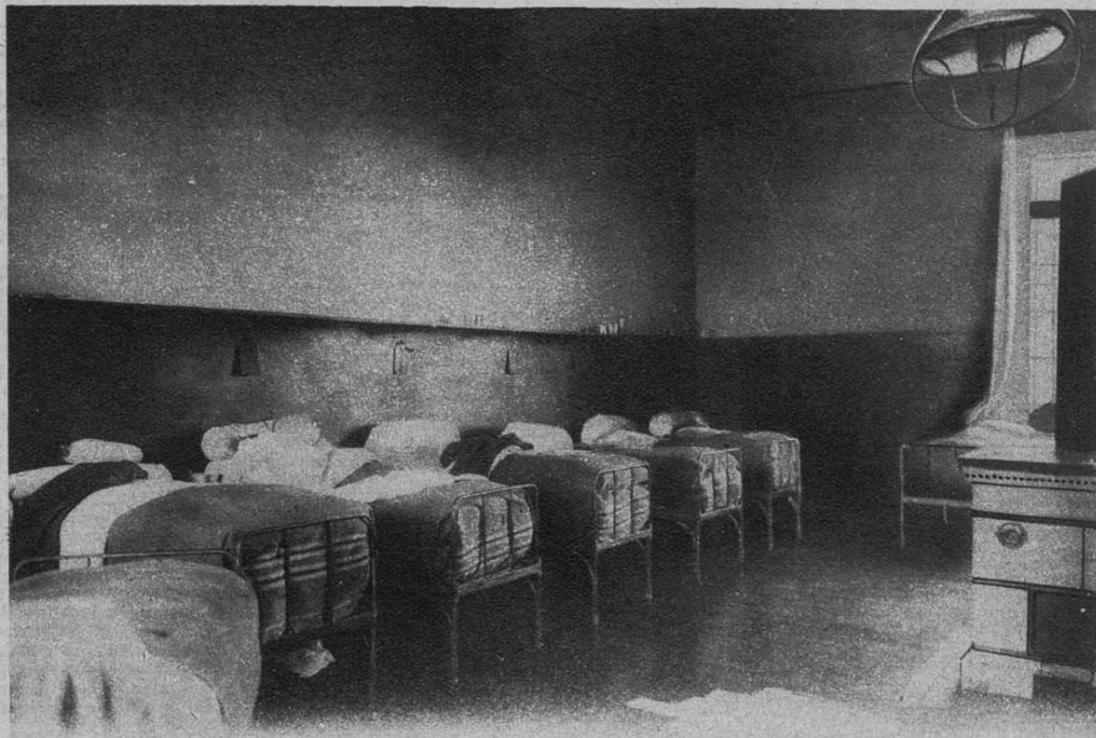
La carte normale est imprimée sur carton chamois. Si, au moment de son inscription, la fille est saine et que plus tard elle soit reconnue atteinte d'une maladie syphilitique (en état non contagieux) sa carte primitive est remplacée par une carte rouge. La même carte rouge est remise aux filles nouvellement inscrites et qui, bien que syphilitiques, ne présentent plus un danger de contamination.

Les visites des titulaires des cartes rouges se font toutes les semaines.

ARMAND VILLETTE.

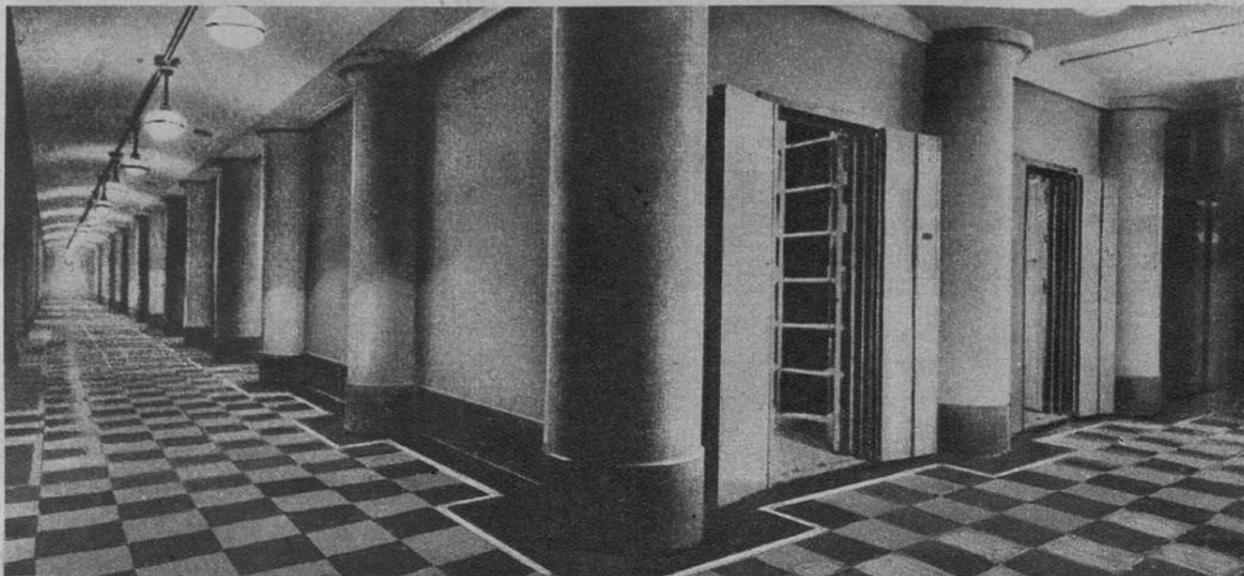
La semaine prochaine :

CEUX DU MILIEU



Un dortoir de la prison Saint-Lazare.

DANS la CITÉ SOUTERRAINE DE l'OR



Le chemin de ronde qui sépare les salles réservées au public des services de la Banque. On distingue, à droite, l'entrée de la salle des coffres-blocs.

C'est un reportage qui tient du fantastique, et sur le trottoir de la rue d'Aboukir, je suis encore tout étourdi par ce que je viens de voir.

La grande amabilité de M. Moret, gouverneur de la Banque de France, m'avait valu l'autorisation de visiter la formidable organisation de super-sécurité, créée par notre grand établissement de crédit national et mise à la disposition de sa clientèle pour la conservation des valeurs et de tous les objets précieux.

C'est sous la conduite de M. Brunet, directeur du service mobilier, que j'ai pu effectuer, accompagné de M. Defrasse, architecte en chef, une promenade d'une heure dans le château fort moderne, réalisé sur les directives de M. Emmery, contrôleur général de la Banque.

Travail de géants, unique au monde, digne de l'imagination enfiévrée d'un Wells, réalisation véritable et dépassée de la cité souterraine conçue par le metteur en scène de *Métropolis*.

Avec un glissement très doux, presque imperceptible, l'ascenseur s'est enfoncé dans les entrailles de la terre, sur une profondeur de trois étages. Sans heurt, il nous a déposé au sommet d'un vaste escalier.

Quelques marches, et nous sommes devant la première entrée de la caverne mystérieuse. Le silence y règne.

La lumière des ampoules électriques se réfléchit sur les parois lisses et polies des murailles en ciment armé, épaisses de 6 mètres. Elle accroche des reflets métalliques à l'armature blindée d'un chariot électrique, véritable petit tank, d'aspect menaçant, immobile sur ses rails.

Devant nous se présente, massive, l'énigme d'une immense porte de sûreté, lourde de 8 tonnes.

Un homme veille à ses côtés : un mécanicien vêtu d'une cote bleue, dont un geste presque imperceptible, comme un signe cabalistique, vient de faire pivoter un pan entier de muraille. La porte est ouverte.

Derrière elle, nouveau problème, nouvelle muraille en demi-cercle, sans un joint, sans une fissure.

Un tour de manette, la muraille une fois encore glisse d'un mouvement très lent. C'est une tourelle entière d'acier chromé qui pivote de 90°, dévoilant en son centre un « bouchon » blindé de 14 000 kilogrammes.

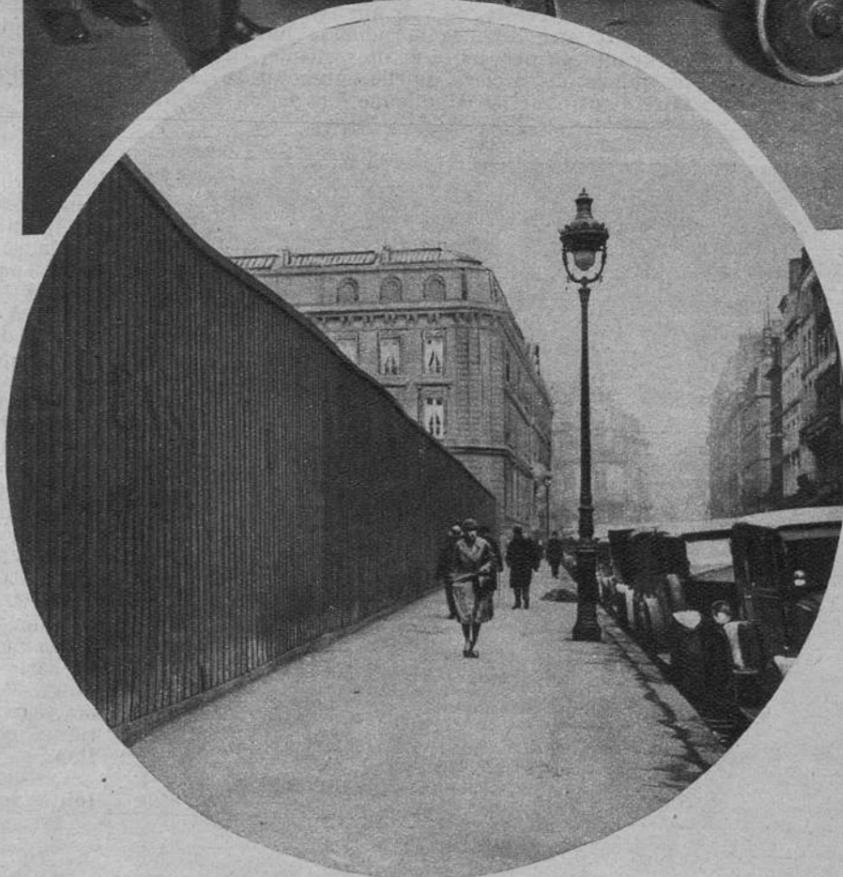
C'est alors, pour faire sauter ce bouchon et ouvrir le passage ménagé au centre de la tourelle, qu'intervient le chariot électrique.

Dans le silence, le ron-ron de son mécanisme murmure. Le petit tank se met en mouvement, et sous sa poussée irrésistible le « bouchon » recule. La voie est libre.

Vue extérieure de la Banque de France coté rue Croix-des-Petits-Champs. La palissade (à gauche) cache au public le vaste terrain sous lequel se trouve la cité de l'or.



L'arrivée de lingots d'or qui vont être transportés dans les sous-sols de la Banque de France.



vées au public de l'usine et des services de la banque. Un chemin de ronde fait le tour de la salle et constitue encore une protection supplémentaire.

C'est dans ce chemin de ronde que passent toutes les canalisations : eau, électricité, air, ce qui permet à la salle elle-même d'offrir à la vue une perspective absolument unie où pas une saillie ne vient détruire la sobriété admirable des lignes.

Sept cent cinquante colonnes de 90 centimètres de diamètre extérieur supportent l'architecture de ce temple moderne de l'or, qui n'a d'égal ni à Angkor ni en Égypte, ni même au Parthénon.

Chacune de ces colonnes a été calculée pour pouvoir résister à une pression de 400 tonnes. Elles sont composées d'un noyau en ciment armé, enrobé d'une carapace de béton. Dans l'intervalle ainsi ménagé s'écoulent les eaux de condensation qui, par un puisard, sont, ainsi que les eaux de vidange, automatiquement refoulées à la surface, par la pression d'une machine pneumatique, dont on perçoit le halètement

Passons. Ceci n'est qu'une première étape sur la route longue et mystérieuse qui mène au temple de l'or. Maintenant, un puits, pareil à celui d'une mine, s'ouvre devant nous. La porte d'un ascenseur s'offre, et une fois de plus, plus bas encore, nous descendons dans une longue glissade sans secousse, à travers 15 mètres de calcaire compact et une nappe d'eau de 12 mètres de profondeur, véritable lac souterrain, formé par les eaux de la Grange-Batellère, que les ingénieurs ont su accumuler là.

Là, à 25 mètres de profondeur, creusée en plein roc, s'étend une salle immense de 10 000 mètres carrés, un hectare, gainé de ciment armé, dont les 60 000 mètres de parois résistent à une pression de 12 tonnes au mètre.

L'entrée en est défendue par un système semblable à celui qui protège l'accès du « puits » : portes Fichet, tourelles « bouchon » et chariot électrique.

Les accès sont disposés en « chicanes » pour le cas improbable où, en temps de guerre, au cours d'un bombardement aérien, une torpille parviendrait à cette profondeur, ses éclats se trouvant immédiatement bloqués et leur zone de destruction limitée. Un grand couloir sépare les salles réservées

continu. L'impression donnée par cette immense salle souterraine et sa colonnade ne peut être comparée avec rien de ce que le génie humain a jusqu'ici édifié sur la terre. C'est peut-être, multiplié par vingt, l'impression que l'on éprouve en visitant au mont Saint-Michel la salle des Chevaliers. Mais une salle des Chevaliers vue en rêve, au cours d'un cauchemar caligaresque.

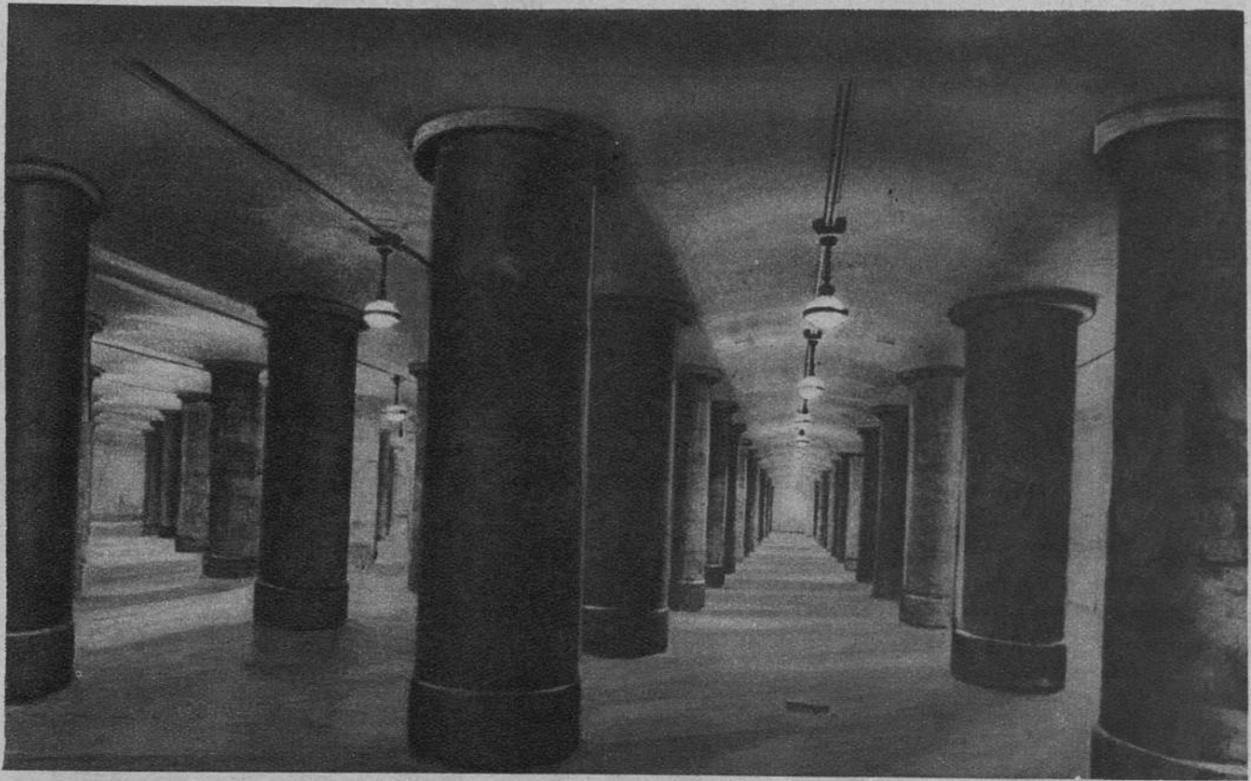
Elle est divisée en plusieurs parties. D'abord, la salle des coffres-blocs, qui comprend 600 compartiments, dont les serrures, merveilles de précision, ne peuvent s'ouvrir qu'avec la double combinaison des clés d'un contrôleur et du client lui-même. La partie des « chambres fortes », qui comprend 72 chambres de grandes dimensions et 50 plus petites, pareillement défendues par un double système de portes blindées et de grilles à glissières.

Le mobilier intérieur est d'aluminium. Il comporte des casiers à crémaillères, réglables, pour contenir des objets précieux de toutes dimensions. Un verrou de sûreté provoque et coupe automatiquement l'allumage électrique.

L'un des problèmes les plus difficiles qu'eurent à résoudre les ingénieurs qui ont créé sous terre cette véritable ville de ciment armé et d'acier fut celui de la ventilation.

Pour assurer la circulation des 40 000 mètres cubes d'air nécessaires, tout un système a été prévu.

L'air, capté à la surface au moyen de prises qui se trouveront plus tard placées au sixième étage de la banque, est filtré, réchauffé, « pulsé » par des ventilateurs.



Un aspect de la salle souterraine aux sept cent cinquante colonnes.



Notre photographie indique, vu en plongée, l'emplacement exact de la cité souterraine qui occupe, à 25 mètres de profondeur, toute l'étendue de ce terrain. On aperçoit les cheminées qui servent actuellement à l'aération de la cité de l'Or.

Cette énorme provision d'air peut être renouvelée deux fois par heure sans que la plus petite différence de température ni le moindre souffle puisse être senti dans la cité souterraine.

Sur la superficie totale du temple de l'or, la salle des coffres et celle des chambres fortes ne prend qu'environ 3000 mètres carrés. Une grande partie a été utilisée pour différents services de la banque, qui sont ainsi admirablement protégés et pourraient continuer à fonctionner, même en cas de destruction presque complète des bâtiments de surface.

Enfin, une usine complète y trouve également sa place, dont les différents services pourvoient au chauffage et à l'éclairage de la ville de l'Or, dans le cas éventuel de panne des deux secteurs qui alimentent en énergie électrique cette forteresse moderne.

La chaufferie, semblable à celle d'un paquebot, est munie de trois chaudières à mazout, de 35 mètres de surface de chauffe, alimentées par des réservoirs qui contiennent du combustible pour une durée de quinze jours.

La salle des machines est dotée de trois

L'entrée de la Banque de France, rue de La Vrillière.



moteurs de 20 CV qui, grâce à un dispositif absolument nouveau, peuvent travailler séparément, ou couplés ensemble, et même unis à un quatrième moteur de 300 CV placé en surface.

Tout, on le voit, a été admirablement prévu, calculé, exécuté pour faire des sous-sols de la Banque de France un refuge absolument inexpugnable, à l'abri de toutes les tentatives de malfaiteurs, même munis du matériel d'effraction le plus moderne. Le chalumeau, la dynamite même seraient impuissants contre ce formidable système de défense.

Les travaux titanesques au cours desquels plus de 80 000 mètres cubes de rochers furent extraits du sous-sol parisien ont duré trois ans, et cependant 1 250 ouvriers y travaillèrent pendant ce temps, jour et nuit. Ils furent terminés en 1928.

Ils n'auraient pas été possibles deux ans plus tôt. Seules des inventions récentes, l'emploi des ciments à prise rapide, l'emploi de la « calendrite », matière plastique et étanche, ont permis cette réalisation à laquelle ont présidé la science la plus moderne combinée avec la plus fantastique imagination.

PIERRE CAUSSE.

L'ANCIEN DROIT PÉNAL

En quoi consistait la peine des galères

On a bien souvent parlé de la peine des galères ; un film, qui eut un gros succès en France, nous montra un épisode impressionnant de la vie des galériens.

Mais sait-on exactement ce que fut cette peine en France, peine qu'on n'infligea pas dès la conquête des Gaules par les légions romaines, mais seulement sous Charles IX ?

L'application de cette peine connue des anciens date en effet, chez nous, seulement de novembre 1564.

A cette date, un édit de Charles IX rendit officielle la peine des galères, mais pour dix ans au moins. Cette durée fut d'ailleurs rapidement trouvée excessive et abaissée à neuf, six, cinq, voire trois années.

Chose curieuse, ce n'était pas le nombre des délits graves qui influençait celui des galériens, mais lesdits galériens étaient d'autant plus nombreux que la flotte royale avait plus ou moins besoin de rameurs.

En 1724, on décida que les galériens seraient flétris et marqués des lettres G. A. L. pour, après leur libération, en cas de récidive criminelle, être punis de la peine de mort.

Les femmes ne connurent jamais les galères, et cette peine ne fut pas appliquée davantage aux vieillards. Les infirmes jeunes furent punis de galères, mais on commua immédiatement leur peine en celle du cachot.

Le fouet remplaça également les galères quand la flotte royale fut trop abondamment pourvue de rameurs.

Enfin, quand les criminels punis de la peine des galères se mutilaient pour ne pas faire leur peine à bord des navires de la flotte royale, cette mutilation était punie de la peine de mort.



Salle des archives, à la première Brigade mobile de la Sûreté générale. A gauche, sur la table, une partie du volumineux dossier de l'affaire Landru.

Un immeuble modeste, solidement construit et qui ressemble pour la façade à la plupart des autres immeubles de la rue Boyer. Il est loin pourtant de faire autant de tapage architectural que le cinéma voisin.

Mais lui n'est pas là pour attirer la foule. Il abrite des gens qui ont de graves missions à remplir, qui fuient le bruit pour penser à leur si utile besogne, dont la haute mission est de délivrer leurs semblables de toute vermine humaine.

Nous sommes à la première Brigade mobile de la Sûreté générale de France, installée, depuis qu'elle a quitté Versailles, au 27 de la rue Boyer, à Ménilmontant.

Ce que la Police judiciaire est au département de la Seine, la 1^{re} B. M. de la S. G. l'est à ceux de Seine-et-Oise, de Seine-et-Marne et de l'Oise.

Son secteur est assez vaste et ses sept commissaires, flanqués chacun d'un triod'inspecteurs, n'ont guère le temps de faire une belote ou d'organiser des courses d'escargots à l'instar des messieurs Badin de Courteline.

Ici on ne... badine pas, même avec l'amour.

Et pourtant, quand il n'y a au programme que de petites affaires — ce qui est évidemment fort rare, — on s'imaginerait visiter une administration devenue sans objet et qui tient encore debout parce que c'est la mode, un rouage rond-de-cuiresque condamné à la mort lente par extinction de titulaires et dont les derniers représentants ne pourraient émerger ailleurs.

D'abord, dès l'entrée, après un couloir rapidement parcouru, une salle vaste, bien éclairée, agrémentée de deux téléphones et de tables sur lesquelles s'alignent les sous-main en toile cirée, les encriers et les porte-plume. C'est ici que MM. les commissaires et inspecteurs rédigent leurs rapports.



Le commissaire divisionnaire Gabrielli, chef de la première Brigade mobile, en perquisition.



Le commissaire Lalo, sous-chef de la première Brigade mobile.

une clientèle nombreuse... et ma foi assez fidèle.

Dépassons les deux salles d'archives et nous voici dans une petite pièce réservée aux photographes de la maison.

Et ces photographes ne sont pas les fonctionnaires les moins occupés de la «boîte». Quand ils n'accompagnent pas un commissaire en enquête, ils se rendent dans les prisons des trois départements pour tirer le portrait de chaque nouveau locataire. Grâce à ces auxiliaires du Service anthropométrique, la plaie sociale est régulièrement mise à jour.

A l'étage supérieur, nous trouvons les bureaux du grand patron et ses principaux collaborateurs.

La chance nous favorise ce matin : M. Gabrielli est dans son bureau, où ne l'occupent nul raseur et nul dossier d'une brûlante actualité.

Aussi M. Gabrielli — c'est lui le grand patron — accepte-t-il de nous recevoir sans retard.

Un homme de taille moyenne, à la chevelure sombre et alignée par un Le Nôtre de la Coiffure, aux sourcils épais sous lesquels pétillent de loin deux yeux à la fois sévères et rieurs. M. Gabrielli est vêtu avec élégance ; son accueil est des plus encourageant.

Il tend la dextre vers un fauteuil, tout aussi accueillant que lui-même et... un grognement.



M. Gontard, secrétaire général de la première Brigade mobile.



Le commissaire Simon, de la première Brigade mobile.

se fait entendre ! M. Gabrielli se défend aussitôt dans un fin sourire :

— Ce n'est pas moi, monsieur, c'est Kito.

— Ah ! oui... Kito ?

— Un de mes meilleurs amis.

Un claquement de langue, et Kito paraît. Il dormait sous le bureau américain de son maître, le brave Kito. Une belle bête, ma foi. Ce « policier » allemand aux poils noirs a dressé ses longues oreilles et deux énormes boutons de bottines me regardent fixement.

— Il vous photographie, m'explique M. Gabrielli. Partout où il vous rencontrera maintenant il vous reconnaîtra.

— Devrai-je me méfier de cette... reconnaissance ?

— C'est selon. Si vous avez de mauvaises intentions, il ne sera certes pas aimable.

— Mais comment le saura-t-il ? car je n'imagine pas qu'il consulte les fiches de vos archives.

— Il se fiera à ce que je lui dirai de vous. Un mauvais regard dans votre direction suffirait à vous en faire un ennemi irréconciliable.

— L'utilisez-vous dans vos enquêtes ?

— Je n'y ai pas encore songé. Quelquefois, il vient avec nous, mais c'est pour garder la voiture. Kito est à ce sujet une bien curieuse bête. Il a le respect de la propriété et de la fonction. Si quelqu'un se permettait de toucher au volant de ma voiture, il dévorerait ce quelqu'un. Par contre, il grogne quand je mets la main sur celui de l'une des deux voitures de l'administration qui ont toutes deux leur inspecteur chauffeur attiré.

« Et tenez, voyez jusqu'où va l'intelligence de Kito. Il couche ici, à la B. M. Chaque matin, un quart d'heure avant mon arrivée, il descend m'attendre dans la cour. Le dimanche, il ne descend pas. Il sait que je ne viens généralement pas le dimanche. Mais comment sait-il que c'est dimanche ? Mystère... C'est contrariant... Ici, vous savez, on n'aime pas beaucoup les mystères. Tenez, un autre exemple... »

M. Gabrielli s'est arrêté au milieu de cette dernière phrase. Il se met maintenant à rire progressivement ; c'est-à-dire des yeux d'abord, de la bouche ensuite, de la gorge enfin. Le commissaire dit alors :

— Mais, au fait, vous n'êtes pas venu ici, cher monsieur, pour que je vous parle des tours de force de Kito... Allez coucher, Kito... Excusez-moi, cher monsieur.

Je ris à mon tour et constate :

— Ce brave Kito a l'air tout désorienté. On disait du bien de lui et voici qu'on le chasse brusquement comme... comme un chien. En fait-il une bouillotte !

Nouveau grognement de Kito. Nouvelle explication de son maître :

— Kito n'aime pas qu'on se moque de lui. C'est le mot « bouillotte » qui le fait grogner.

— Je le retire.

Et Kito, satisfait de cette rétraction, retourne sous le bureau.

— En somme, reprend M. Gabrielli, vous voulez

connaître la première Brigade mobile de la Sûreté générale et la façon de s'en servir ?

— J'ai vu déjà le système des fiches. On m'a dit aussi le rôle des photographes.

— Le reste n'est plus rien, bien que ce soit tout : la gendarmerie ou le parquet nous alerte de Seine-et-Oise, de Seine-et-Marne ou de l'Oise. En quelques phrases téléphonées, nous connaissons les grandes lignes de l'affaire nouvelle. Vite, nous nous précipitons sur la carte pour, à notre tour, alerter les brigades mobiles voisines et les plus proches gendarmeries des départements qui entourent le lieu du drame. Il faut — c'est le premier mouvement — encercler le voleur ou l'assassin en fuite.

« Cela fait, suivant le secteur, l'un de nos sept commissaires se tient prêt à partir avec deux ou trois inspecteurs et un photographe s'il y a lieu et tout l'attirail ordinairement utilisé pour prendre des empreintes digitales.

« L'une des deux voitures de la 1^{re} B. M. est peu après sortie de son garage, le groupe d'enquête monte dedans, et fouette, cocher ! (si j'ose dire). Voici notre monde parti pour la gloire... »

— Ou la mort.

— C'est plus rare, heureusement.

— Naturellement, une permanence de nuit est établie ?

— Oui, un commissaire, un inspecteur et un inspecteur chauffeur.

— Et vos commissaires?... des as ?



Le commissaire Brancher, de la première Brigade mobile.



La salle des inspecteurs de la première Brigade mobile, rue Boyer.

resté sur la porte et réfléchit :

— Oh ! des brouilles, patron. Une femme attaquée dans les bois aux environs de Garches.

— Attentat à la pudeur ? Vol ?

— Les deux, mais l'un pour servir à l'autre. Le geste sensuel pour provoquer la stupeur. La bonne dame en laissa tomber son sac. Le bandit ne voulait pas autre chose. Le bougre, il m'a fait marcher !

— Bredouille ?

— Pour le moment.

Ce « pour le moment » a été dit sur un ton qui fait bien augurer du succès prochain du commissaire Baumann.

— Je dois me contenter, pour éclairer ma lanterne, poursuit ce dernier, d'un rapport tellement vague... La déposition de la victime est

en outre bourrée de naïvetés. Celle-ci par exemple : « J'avais dans mon sac trois billets de cinq francs dont j'ignore les numéros. » Évidemment.

Une sonnerie téléphonique nous interrompt.

M. Gabrielli a pris le récepteur. Il semble que la communication soit d'importance, car les yeux au regard profond brillent étrangement tout en me fixant.

— Oui... Ah ! bon... Très bien... Tout de suite... Dans les bois?... La gendarmerie les a cernés?... Ce n'est pas une raison... Nous allons venir.

Le commissaire divisionnaire a reposé le récepteur en se levant.

— Baumann, faites prévenir Simon immédiatement, c'est dans son secteur.

Puis, s'adressant à moi :

— Mon cher journaliste, vous m'excuserez, mais...

— L'alerte attendue ?

— Oui, l'alerte. Je vous tiendrai au courant si cela vous intéresse, mais pour aujourd'hui je dois rester muet.

M. Gabrielli m'a conduit jusqu'à la porte de son bureau. Je me retourne et un : « Oh ! » de stupeur sort de mes lèvres.

Le commissaire divisionnaire s'est retourné à son tour et comprend la raison de ma surprise : Kito, qui a quitté le bureau-niche, est monté s'asseoir majestueusement sur le fauteuil de son maître.

— Il s'apprête à présider le conseil que nous allons tenir avant le départ de mes collaborateurs, plaisante M. Gabrielli. Et puis, comme on pourrait peut-être l'emmener, il ne veut pas qu'on l'oublie.

JEAN KOLB et RAYMOND ROBERT.



Le chien policier Kito, appartenant au commissaire divisionnaire Gabrielli.

— Tous. Cinq anciens d'abord, Lalo, Baumann, Belin, qui eut l'honneur de démasquer Landru et de l'arrêter, Simon, Gigonzac ; et deux nouveaux qui s'annoncent bien : Brancher et Blancheland.

— Ils travaillent en ce moment ?

— Presque tous, mais sur de petites affaires. Sur quoi marchez-vous, Baumann ?

Le commissaire Baumann, qui vient d'entrer, est un homme de bonne taille, qu'on sent musclé. Les gestes rapides, l'œil blagueur ; on a l'impression que son métier non seulement le passionne, mais encore l'amuse.

Un peu saisi par la question du patron, il est

Lire bientôt !

La chasse aux braconniers : Une Nuit avec la Brigade Fluviale

POLICE-MAGAZINE rétribue les Photographies et les Informations intéressantes adressées par ses lecteurs.

CZ-211. par une espionne de guerre

RÉSUMÉ DES CHAPITRES PRÉCÉDENTS. — Nous sommes en 1913, en France, avant la guerre. Une jeune Anglaise, récemment arrivée de New-York, fait connaissance du capitaine Fenton, du service secret britannique, qui la présente à son tour, au colonel Bridges, chef de l'organisation de ce service en France. Elle lui raconte son passé.

CHAPITRE III

DOULOUREUX RAPPEL DE MON PASSÉ.

C'était un soir, à New-York. Sur la scène d'un grand music-hall dansait une femme. Le public se taisait, admiratif, transporté. Elle était souple, gracieuse. Elle avait des mouvements de sylphe dans la forêt. Les projecteurs blancs, rouges, verts allumaient d'étranges reflets dans sa tunique blanche. Elle tournoyait, bondissait, s'étirait et se figeait soudain en des attitudes qui déchaînait les applaudissements, si longtemps comprimés, et repartait de nouveau. Elle était belle. Elle souriait angéliquement, évoquant la pureté d'une enfant. C'était Léna Darbay. Sa réputation était grande. Mais ce soir, particulièrement, elle se surpassait. Elle devait bientôt partir en Europe. Elle voulait laisser d'elle un souvenir qui ne s'effacerait de longtemps. Debout, dans la coulisse, je l'observais, appuyée à un portant de décor. Je faisais partie de la même troupe. J'étais danseuse également. Je n'aimais pas Léna Darbay, mais je l'admirais, d'instinct. Je ne l'aimais pas ; pourquoi ? Ce n'était pas une jalousie professionnelle qui me la rendait antipathique. C'était la jalousie tout court. Et cependant, ce soir-là, je ne pouvais m'empêcher d'éprouver le même enthousiasme que les spectateurs. Jamais je ne l'avais vue ainsi. Léna était une femme dangereuse. Une femme fatale. Les hommes qui l'approchaient succombaient, tous, à ses charmes. Elle n'avait pas, à la ville, cette apparence éthérée qui était la caractéristique de son art. Très orgueilleuse, sûre de son pouvoir, elle foulait aux pieds tout ce qui pouvait entraver ses desirs. Non, je ne l'aimais pas. Moi, je ne pus m'empêcher de lui faire un compliment sincère, jailli du fond de moi-même, lorsqu'elle passa devant moi, encore toute frémissante des acclamations du public en délire. — Léna !... Vous avez été incomparable ! — Merci, Eve. Son sourire, son regard me brûlèrent comme du feu. J'en éprouvai un frisson. Je me rappelai l'attitude que, peu à peu, mon fiancé, Brett Ingram, avait adoptée auprès d'elle, et mes craintes s'en accrurent. Allait-elle vraiment détruire mon bonheur naissant ? Elle continua : — Je vais vous dire adieu. Je pars pour l'Europe plus tôt que je ne croyais... Je ne vous reverrai plus... Bonne chance... — Quand vous embarquez-vous ? — Cette nuit même. Je n'ai que le temps de me changer et de faire porter mes bagages à bord du paquebot. C'est précipité, n'est-ce pas ? Avec un nouveau sourire ensorceleur, elle disparut. Sur la scène, les ouvriers démontraient déjà les décors. Dans la salle, les ouvreuses étendaient des housses sur les fauteuils. Les lumières s'éteignaient peu à peu. Elle allait partir !... ô joie !... Je me hâtai vers ma loge. Je m'assis devant ma glace et commençai à m'enduire le visage de vaseline pour le démaquillage. Un coup fut frappé à ma porte. Je jetai un manteau sur mes épaules nues. Déjà une voix mâle, une voix aimée demandait : — Je puis entrer ? — Oui... C'est toi, Brett ? — En personne ! Et un homme entra en chantonnant. C'était celui qui m'avait pris mon cœur. Brett Ingram s'adossa contre la porte. Nous nous connaissions depuis longtemps. Depuis mes débuts en Angleterre. C'était moi qui l'avais fait engager, et il jouait des rôles humoristiques dans le sketch où je dansais. C'était un homme d'une éducation bien au-dessus de la moyenne. Il m'avait séduite presque aussitôt. Il n'avait rien du « cabotin ». De fait, j'ai toujours pensé qu'il s'était réfugié au théâtre pour des raisons secrètes. Il me faisait l'effet d'un chef, d'un officier, oui, d'un militaire. La voix brève — quand il parlait à d'autres que moi — le geste autoritaire, il marchait extrêmement droit, redressant et bombant le torse, sans affectation, comme si cela avait été une longue habitude. Je ne l'avais jamais questionné sur son passé. Je pensais que j'obtiendrais ses confidences, une fois devenue sa femme, et, à la vérité, ce passé m'était indifférent. C'étaient le présent et l'avenir qui comptaient pour moi ! Nous bavardâmes pendant que je continuais la besogne commencée. Je crus voir qu'il avait l'air préoccupé. Je lui en fis la remarque : — Moi ? Il éclata de rire. Pas du tout, ma chérie ! Dépêche-toi ! Je t'emmène souper. — Oh ! chic ! Je battis joyeusement des mains. D'un propos à l'autre, j'en vins à parler de Léna Darbay. Il dressa l'oreille. Mes inquiétudes me revinrent comme un flot envahisseur. — Oui, dis-je en le scrutant du regard, elle m'a fait ses adieux. Elle s'embarque cette nuit. — Cette nuit ? — Le visage contracté, Brett avait poussé cette exclamation révélatrice, tout au moins à mes yeux.



Avant la guerre, CZ-211 était danseuse dans un music-hall de New-York.

Je souris tristement. — Elle t'intéresse beaucoup, n'est-ce pas ? — Ma foi non. — Pourquoi cet émoi, en apprenant son départ ? — Parce que... je... Des larmes perlèrent à mes yeux. Il se précipita. — Eve !... Qu'as-tu ?... — Rien, Brett, rien... Aucune importance... Il s'était assis dans un fauteuil. Je l'observais, pendant qu'une souffrance aiguë me poignardait le cœur. C'était comme si on me l'avait mis à nu et criblé de coups sanglants. Il ne disait rien. Il se décida enfin à parler. — Dis-moi... est-ce que... je... je... — Mais parle donc ! cria-je, exaspérée. — Ne sois pas méchante, Eve... Tu ne peux pas comprendre. — Vraiment ?... Je ne comprends que trop bien ! — C'est ridicule ! Je t'aime. Tu le sais. Je n'aime que toi... Mais... — Mais, interrompis-je amèrement, tu es bouleversé à l'idée du départ de Léna. Vas-tu me demander la permission de la suivre ? — Il voulut me donner le change, mais le pauvre sourire qu'il ébaucha était si misérable, que j'en eus pitié. Je haussai les épaules, et, d'une voix lasse : — Fais ce que tu voudras, Brett. — Hé bien, je voudrais décommander ce souper... Il faut que... que... je me rende d'urgence à... Mon Dieu ! Je ne peux pas t'expliquer ! — Il se tordit les mains dans un désespoir sincère. Mais je souffrais trop, moi-même. Je me soulevai, me drapai dans mon manteau et sortis automatiquement en murmurant d'une voix blanche : — Pas d'explications. J'ai compris !... Adieu ! — Brett me bouscula et s'en alla comme un fou, se heurtant aux murs. Un sanglot me monta aux lèvres... C'était fini !... Je ne le reverrais plus !... Tout tourna autour de moi, je poussai un grand cri et tombai à la renverse... Je ne me souviens plus de grand'chose, à partir de ce moment... Il me sembla que des hommes, des accessoiristes étaient accourus, qu'un homme aux mains soignées me prit le pouls et qu'une voix nette ordonna : — Tout de suite à l'hôpital. J'avais une forte fièvre cérébrale. Elle couvrait depuis longtemps. Le surmenage, les soucis... Et puis cette scène avec Brett !... C'était la goutte d'eau qui avait fait déborder le vase. Je me débattis longtemps contre la mort. Lorsque je reconnus enfin l'infirmière qui me soignait, je voulus parler. Elle mit un doigt sur ses lèvres. — Chut !... Dormez !... Le soir, le docteur me tapota les joues et me confia. — Vous revenez de loin, ma chère enfant !... Mais il faut désormais renoncer à cette vie trépidante... Elle n'est pas faite pour vous. Renoncer à ma carrière théâtrale ? Ah oui !... Les coulisses me faisaient horreur, maintenant. Ma convalescence fut très longue. Je ne me remettais que lentement et difficilement. Quand je fus, enfin, sur pied, ma décision était prise. Je demandai au docteur. — Pourrais-je rester à l'hôpital comme infirmière ? — Mais certainement, mon enfant. Et c'est ainsi que j'appris à soigner les malades... J'ai un diplôme, qui pourra me servir. Quand j'eus réuni un petit pécule, je décidai de voyager pour m'étourdir et oublier. Je m'embarquai pour Paris et la France. Je rencontrai le capitaine Fenton sur la Riviera, et... me voici, colonel.

Et vous me demandez de poursuivre, de traquer Léna Darbay?... Mais cela a toujours été le rêve secret de ma pauvre vie depuis que cette femme maudite m'a enlevé la joie d'aimer !... Lui faire souffrir ce que j'ai souffert... Et qui sait?... Retrouver mon Brett !.

CHAPITRE IV

JE DEVIENS CZ-211. JE PARS POUR LA TURQUIE.

Je m'étais tue. Ce rappel du passé, qui avait ouvert la plaie saignante de mon cœur, m'avait bouleversée. Le colonel Bridges, en homme du monde, respecta mon silence. Mais j'eus honte de mon émotion. Je m'essuyai rapidement les yeux, toussotai pour m'éclaircir la voix et déclarai d'un ton que j'essayai de rendre ferme et décidé : — Je suis à vos ordres, colonel ! — Bien, miss. Bravo ! C'est de l'énergie. Vous êtes bien la femme qu'il nous faut... Vous irez donc à Constantinople. Vous referez connaissance avec l'espionne. Si j'osais me permettre, je dirais qu'à quelque chose malheur est



Léna Darbay, la rivale de CZ-211.

bon. Rien ne sera plus facile, puisque vous avez joué ensemble à New-York. Vous entrez dans son intimité.

— Et je découvrirai ce qu'elle fait là-bas... Mais, colonel, on craint donc une guerre?

— Oui... Je dirai plus exactement : on l'attend !

— Une guerre entre quelles puissances?

— Une guerre, mon enfant, entre toutes les puissances européennes. Quand elle éclatera, ce sera un holocauste tel qu'on n'en aura jamais vu dans l'histoire du monde !

— Comment pouvez-vous l'affirmer avec une telle certitude?

Il prit un coupe-papier sur son bureau et joua avec, machinalement.

— Une guerre se prévoit avec la même précision qu'une éclipse. Les astronomes savent, longtemps à l'avance, ce qui se passera au ciel. Nous autres, dont le métier est de surprendre tout ce qui se passe dans les officines secrètes des gouvernements, nous savons à peu de chose près quels seront les conflits qui dresseront les peuples les uns contre les autres. La guerre éclatera quelque part dans les Balkans. Peut-être en Turquie. Peut-être dans un pays voisin... Rappelez-vous ma prédiction !...

Il m'arriva souvent, par la suite, de penser à ces paroles prophétiques.

Je repris :

— Comment dois-je me présenter à Léna Darbay? Pas comme artiste, bien sûr !

— Non...

Le colonel réfléchit quelques instants. Puis son visage s'éclaira.

— Mais c'est simple !... Ne m'avez-vous pas dit que vous aviez votre diplôme d'infirmière?

Je fis un signe affirmatif.

— Hé bien, reprit-il, vous allez partir comme infirmière pour l'hôpital britannique de la capitale turque. Je vous donnerai toutes les pièces authentifiant votre mission. Il vous sera expliqué comment vous devez communiquer avec nous. Quant au reste, nous vous en laissons l'entière initiative. J'ai confiance en vous.

Je me levai pour partir. Juste au moment où le colonel me tendait la main, un souvenir me traversa l'esprit.

— Oh ! colonel !... Je me rappelle maintenant que, lorsque je me trouvais sur la Riviera, j'avais fait la connaissance d'un officier allemand.

— Son nom?

— Le colonel Von Nicolai.

Mon interlocuteur fit un geste, tout de suite réprimé. Je continuai, fort animée :

— Il m'avait dit, une fois, entre autres choses : « Si vous voulez un bon conseil, ne passez pas la saison prochaine en France... Choisissez l'Allemagne comme lieu de séjour. Vous y serez plus en sûreté... Vous pouvez m'en croire ! »

— Très intéressant ! murmura le colonel Bridges. Très intéressant... Voilà des choses qu'il ne faut point manquer de consigner... Quand vous serez en Turquie, ouvrez vos yeux et vos oreilles, et... fermez cette jolie bouche autant qu'il sera possible... Au revoir, miss !...

Dès le lendemain, je recommençais mon « entraînement » à l'ambassade avec le capitaine Fenton.

J'y arrivais la nuit et en repartis vers midi, par la porte dérobée. Cela dura deux grandes semaines, puis mon éducateur me déclara :

— Vous pouvez partir, maintenant :

On me remit un uniforme d'infirmière ; je reçus également mon passeport et une somme d'environ 25 000 francs. Et l'on me fit savoir que j'étais désormais inscrite dans les contrôles du *British Intelligence Service* sous l'appellation matricule : CZ-211. Je n'étais plus une personnalité. Je n'étais plus qu'un numéro, parmi tant d'autres... Je n'avais plus d'identité.

Je me souviendrai toute ma vie de ce premier départ. C'était un samedi. La gare de l'Est était remplie d'une foule qui prenait, d'assaut, les trains de banlieue. Il faisait un temps idéal. On était à la fin du printemps de 1914.

Une série de beaux jours avaient mis de la joie dans l'âme des Parisiens. Le ciel était bleu. Le soleil chauffait déjà. Il promettait un été brûlant. Les terrasses des cafés étaient bondées. Les garçons couraient, affairés, entre les



Dans le hall retentissant de mille cris et de rumeurs...

tables, faisant des prodiges d'équilibre avec leurs plateaux chargés de bière fraîche et mousseuse.

Dans le hall retentissant de mille cris et de rumeurs, on entendait, par-dessus tout ce bruit, le halètement puissant des locomotives.

L'*Orient-Express* alignait ses longs wagons. Je m'installai dans un confortable compartiment de première classe. Bientôt, un coup de sifflet strident se fit entendre. Les essieux gémirent, et, tout doucement, comme si nous roulions sur du velours, s'ébranla le convoi.

C'est curieux, un voyage en chemin de fer. On s'assoit. On regarde ses voisins tour à tour. Coup d'œil rapide, pour rester bien élevé. Puis on déplie ses journaux, ses brochures. On coule les pages d'un livre. On saute de l'un à l'autre, distraitemment. Plus on en a, moins on a envie d'en lire. J'avais le temps !

Je me calai dans le coin qui m'avait été réservé et je songai. Je m'enfonçai tout doucement dans une sorte de léthargie, bercée par le rythme des roues qui chantaient sur un mode sempiternel.

— Es-pionne !... Es-pionne !...

— Oui, j'allais devenir une espionne ! Et puis après ?

Je m'endormis. Paris était bien loin derrière quand, tout à coup, je me réveillai en sursaut.

J'eus froid... Brusquement... Peur ? Non. Mais je me rendais compte, d'un seul coup, de la gravité de ce que j'allais entreprendre. Étourdie, grisée, intoxiquée jusqu'alors par la succession d'épisodes quasi cinématographiques qui s'étaient déroulés sans arrêt, je n'avais pas eu le temps de bien tourner et retourner la question.

Maintenant, il était trop tard pour revenir en arrière. J'étais prise dans le formidable engrenage. Il me fallait tourner à la même vitesse, sous peine d'être impitoyablement broyée.

Il n'y eut rien qui valût la peine d'être noté jusqu'à la frontière autrichienne. Là, je commençai à éprouver quelque émotion. Une escouade militaire passa dans les compartiments pour vérifier les passeports. Toutes sortes de craintes enfantines m'assaillirent à la fois. Si l'on n'allait pas ajouter foi à mes faux papiers?... Si?... Si?... Mais sotté que j'étais ! Il n'y avait rien à redouter. Tout se passa normalement.

J'avais voyagé seule depuis plusieurs heures.

Au moment où le train allait repartir, j'entendis un bruit de chute, et un officier allemand s'ébala dans le couloir... Il avait couru pour arriver à temps et culbuté au moment de grimper sur le marchepied. J'éclatai de rire. Il m'entendit, mais loin de manifester de la mauvaise humeur, il s'exclama avec une galanterie surprenante chez un Teuton :

— Je suis ravi de ce petit accident, qui m'a permis d'admirer des dents de perles !

Je m'excusai de mon rire intempestif.

— Ach ! fit-il... Je vois à votre accent que vous êtes Anglaise, mademoiselle... Me permettez-vous de voyager dans votre compartiment ?

Ma foi, cela ne me gênait pas le moins du monde. La glace fut rompue.

— Je suis le commandant von Lersner, se présenta-t-il. Je vais à Constantinople.

— Moi aussi !...

— Alors, nous ferons route ensemble jusqu'au bout... Vous connaissez la ville, commandant ?

— Oui, mademoiselle... Elle est agréable pour un homme, mais pas pour une femme... Ne vous promenez pas ailleurs que dans la rue de Péra, si vous voulez sortir la nuit... Et encore !...

— Et pourquoi... Il y a des bandits ?

Il rit grandement et répliqua :

— Il y a des soldats turcs, et c'est tout comme, pour une jolie femme. Ils n'ont aucun respect pour le beau sexe. Vous avez retenu un hôtel ?

— Non, commandant, je...

— Si vous me permettez, je vous recommanderai l'hôtel de l'Europe... Il est cher, mais confortable. Je le recommanderai fort courtoisement.

Le train s'arrêta. Où étions-nous?... Le commandant allemand se pencha par la portière.

— Ah ! je vois !... Nous allons entrer dans la région où

s'est déroulée la guerre balkanique (qui venait de se terminer, il y avait peu de temps). Hé bien ! nous en avons au moins pour deux heures à attendre ici !

Il ne se trompait pas. Nous attendimes exactement deux heures. Je vis, par les vitres, s'aligner un bataillon de soldats à droite et à gauche, baïonnette au canon. Des détachements furent assignés à chaque wagon, et nous eûmes, pour notre compte, une sentinelle à notre porte, sans compter celles des autres compartiments, ainsi que les soldats à chaque entrée du wagon. Que de précautions !

Un officier vint nous demander nos papiers.

Je me sentis réconfortée par la présence du commandant. Il ne fit évidemment rien pour moi, je ne lui avais rien demandé, non plus, mais le fait qu'il semblait me connaître m'évita la tension nerveuse qu'aurait causée un fatras de questions. Il me demanda simplement en français :

— Qu'allez-vous faire en Turquie ?

— Je suis infirmière anglaise et vais prendre mon poste, répondis-je dans la même langue.

Ce fut tout. Le reste du voyage se passa sans incident. Le train arriva enfin à Constantinople.

Il était temps. J'étais brisée par cet interminable voyage. J'acceptai, avec reconnaissance, l'aide de von Lersner, qui semblait m'avoir prise en amitié, de partager son taxi ; nous fûmes promptement à cet hôtel de l'Europe dont il m'avait parlé. Après les formalités d'usage, je me retirai dans ma chambre, où un bon bain fut suivi d'un sommeil profond et réparateur. Dès le matin, je sortis, après un petit déjeuner confortable, pour me rendre à l'hôpital britannique. Le directeur me reçut affablement. Quand il eut fini de lire la recommandation que je lui apportais, il me considéra avec une sorte d'affection mêlée de pitié.

C'était un bonhomme entiché d'aventures romanesques. Il se persuada, sans nul doute, que j'étais une jeune fille de très haute extraction qui avait fui le château paternel pour échapper à l'accablement d'un grand chagrin d'amour.

Il pensa que je m'étais faite infirmière par désespoir. Cette idée se renforça quand il apprit, entre autres, que la plus entière, la plus complète liberté devait m'être accordée en dehors des heures de service proprement dit.

— Pauvre enfant, murmura-t-il. En effet... Je ne vois pas ces mains de patricienne se livrer à l'ingrate besogne des infirmières ordinaires !

Il m'accorda, d'emblée, trois jours de congé, pour faire connaissance avec la ville, n'est-ce pas ? et m'habituer à cette nouvelle existence. J'en fus ravie. En effet, la curiosité n'abandonne jamais ses droits, et je désirais ardemment connaître la ville que les livres de Pierre Loti avaient rendue fameuse. Je visitai la mosquée de Sainte-Sophie. Je me promenai le long des rives si pittoresques du Bosphore. J'allai même jusqu'à l'endroit où le fleuve s'élargit tellement qu'il en devient un détroit.

J'allai rêver devant ces bazars dont l'Europe n'a aucune idée et où l'on vend de tout, dans le désordre le plus charmant qui soit.

Les tramways de Constantinople vont partout. Je visitai les sept collines sur lesquelles est bâtie la ville.

Je rentrais chaque soir harassée de ces longues marches, mais enchantée de ce que j'avais vu. Pour un peu, j'aurais totalement oublié ce que j'étais venue faire ici et aurais amassé de précieux souvenirs de ce voyage.

Arriva le quatrième jour. Le jour où je devais commencer mon service à l'hôpital. Je fis enlever de l'hôtel et transporter dans la petite chambre à proximité du bâtiment qui m'avait été assignée tous mes bagages. Puis je revêtis mon uniforme et descendis prendre mes ordres.

Les heures s'écoulaient lentement. Il n'y avait, en vérité, pas grand-chose à faire pour le moment ; aussi j'eus fort rapidement terminé ce que l'on m'avait donné à exécuter. Je me demandai brusquement comment mes chefs allaient communiquer avec moi. Est-il utile de dire qu'à l'hôpital on ne se doutait pas un seul instant de ce que j'étais réellement ? Un agent secret doit être réellement, « secret » dans toute l'acceptation du mot.

Comment allait-on me faire savoir ce que je devais faire où je devais aller ?

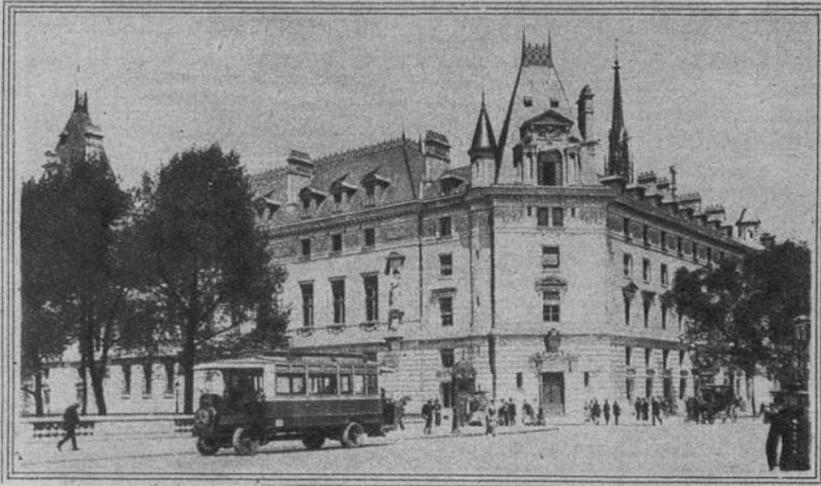
(A suivre.)

CZ-211,

Traduit et adapté de l'anglais par Henry Musnik.



Enver Pacha, qui devait jouer un rôle si important dans la guerre mondiale



TRIBUNAUX COMIQUES

Confiance excessive

La XIII^e Chambre correctionnelle, par un sombre après-midi d'octobre. Le président, jovial et grave tour à tour, interroge les victimes d'un escroc que les policiers n'ont pu encore ceinturer. Un gros homme est à la barre et explique : — Il était à mon service depuis trois jours. Il avait une bonne tête. Alors, j'ai eu confiance. Vous auriez fait comme moi, mon président. — Je ne le pense pas. Moi je suis payé pour n'avoir pas confiance. Vous, vous payez pour en avoir. On ne peut pas nous comparer.

— C'est vrai. Alors, je lui ai donné douze cents francs pour qu'il paye une assurance. Et je ne l'ai plus revu. — En somme, vous avez cru que cet homme était honnête... sur paroles seulement? Vous ne lui avez pas demandé de papiers? — Si. Il en avait si peu. Il m'a montré une note d'hôtel et un permis de conduire. — Qui n'était malheureusement pas un permis de se bien conduire.

— Malheureusement. — Eh bien, moi, je vais vous renseigner sur ce triste individu. Notre homme a été condamné pour vol en 1919, pour vol encore en 1921, 1922, 1925, 1927 et 1928... Voilà!

— Ah! oui... Il n'y a pas de doute... Tous ces vols... C'est bien un voleur. — Assurément, ce n'est pas un aviateur

Votre nom?

A la XIII^e Chambre encore. Il s'agit d'une interminable histoire de chèques sans provision. Le président feuillette le dossier. Soudain, il lève la tête. Un témoin est à la barre. Il interroge : — Vous êtes témoin dans cette affaire? — Oui, monsieur le président. — Levez la main... Jurez de dire, etc. — Je le jure. — Comment vous appelez-vous? — Lachaise. — Lachaise?... Ah!... Eh bien, restez debout tout de même et dites-nous ce que vous savez.

Héros!

Toujours à la XIII^e. — Votre cas est très curieux. Pendant toute la guerre, vous faites alterner les bonnes et les mauvaises actions. Vous êtes cité à l'ordre du régiment, voire de la brigade, et entre temps, au cours des permissions, vous signalez votre passage à l'arrière par des vols et des abus de confiance. — Depuis 1919, il est vrai, il n'y a plus à votre actif que de vilaines actions. — Que voulez-vous, mon président, on n'a plus la guerre pour faire la balance!

Facture et Fracture

Ne quittons pas la XIII^e. Le vieillard qui se porte partie civile est sourd comme un pot... ou comme un impôt, si vous préférez cette deuxième comparaison plus d'actualité.

Quand le président ne le regarde pas, il met la droite en cornet à son oreille et s'approche du tribunal.

Il s'agit d'une affaire de dette contestée qui tourna mal. Le vieillard sourd réclamait à son adversaire une somme de cent francs que ce dernier jurait avoir déjà payée. Des mots, on en vint à la bousculade et le sourd tomba sur le sol pour s'y fracturer la jambe gauche.

— Il l'a fait exprès pour me tuer, se plaint le sourd. Il voulait ma mort pour ne pas me payer. Il a...

Mais les témoins déchargent l'adversaire, un gros homme au visage naïf, de cette accusation, et le président prononce l'acquiescement du prévenu.

Le sourd n'a pas entendu le verdict et il continue à expliquer... avec force gestes. — C'est fini, lui crie le président, fini... — Quoi?

— Oh! c'est agaçant. Approchez-vous du tribunal. Là, plus près encore. Maintenant écoutez bien : la fracture est acquittée!

LE TYPE DU FOND DE LA SALLE.

La photo qui illustre cet article, est celle du Palais de justice à Paris.

SOUVENIRS DE POLICIERS

L'Anguille ou... De l'influence de l'uniforme

L'in vraisemblable est quelquefois vraisemblable. L'in vraisemblable est même parfois vrai.

Et cela arrive aussi bien dans le domaine policier que dans d'autres.

La vie d'aventures (et quelles!) du fameux L'Anguille en est une preuve.

L'Anguille? Un cambrioleur de classe, un as du déménagement en douce. Dans le fin fond des archives de la police judiciaire, on retrouverait peut-être son nom véritable, mais à quoi bon le chercher? Il n'est intéressant que sous le sobriquet de L'Anguille qui lui va... ou plutôt qui lui allait si bien.

Car L'Anguille vient de mourir au bain, où ses trop nombreux cambriolages avaient fini par le conduire.

Le brigadier-chef Poisson de la brigade Nord-Africaine apprenait sa mort l'autre matin, alors que je me trouvais dans le bureau de ce sympathique policier, rue Lecomte.

Son expression m'amusa : — Tiens, L'Anguille a cassé sa pipe!

Et le brigadier Poisson, qui est le plus agréable conteur que je connaisse, ne put résister à me narrer quelques prouesses de ce curieux individu :

— Ah! il n'avait pas volé son surnom de L'Anguille. C'était toujours lui qui pénétrait le premier dans les débits et autres boutiques que la bande dont il était le chef avait décidé de mettre à sac.

Il pénétrait à l'intérieur dudit établissement en passant par une lucarne, un vasistas, une vitre d'aération, là, en un mot, où vous n'eussiez pas cru possible de faire entrer un gamin de dix ans.

L'Anguille avait le corps en caoutchouc, voire en guimauve. Quand la tête, qu'il avait petite, était passée, le reste suivait toujours. C'était inimaginable.

Parvenu à l'intérieur du débit, notre cambrioleur ouvrait les portes à ses amis, et l'on se mettait au travail.

Un soir, la bande opérait en banlieue, L'Anguille pénétra dans une petite boutique ignorant que le locataire était un sergent de ville. Il s'en rendit compte immédiatement en pénétrant dans l'arrière-boutique où, sur le dossier d'une chaise, il trouva un dolman d'agent du service des voitures.

Immédiatement, L'Anguille eut une idée cocasse. Il endossa le dolman, se coiffa d'un képi trouvé sur une table et, ainsi accoutré, s'en fut ouvrir aux camarades qui attendaient sur le trottoir.

A la vue d'un pèlerin (sergent de ville), les deux complices firent un bond sur place et se sauvèrent à toutes jambes.

L'Anguille se tenait les côtes de rire... mais il s'empressa aussi — étant assez paresseux — de siffler les copains pour les faire revenir.

Quand ceux-ci, quelque peu rassurés, s'approchèrent, L'Anguille leur dit :

— Je me suis fringué avec les laissés-pour-compte du patron de la boîte, un cognac qui a justement mes mesures. Au turbin, les gars. Moi, je vais faire le guet, être couverts par un gars en flic, ce sera bien la première fois que ça vous arrivera, les potes. Et puis, comme ça, au diable si on nous dérange.

On déranga pourtant L'Anguille, mais qui, je vous le donne en mille.

Une gentille figurante du Châtelet qui avait raté son dernier tramway et apeurée regagnait sa demeure.

Apercevant un agent, la petite respira et supplia L'Anguille de l'accompagner jusqu'au coin de sa rue.

L'Anguille n'était pas un mauvais bougre. Il accepta.

Il poussa même l'ironie jusqu'à dire, en prenant congé de la figurante :

« Une autre fois, la petite, faudra vous grouiller plus que ça après le théâtre. Il y a des soirs où par ici vous pourriez faire de mauvaises rencontres. »

L'Anguille me conta cette anecdote assez imprévue le soir où je l'arrêtai.

Car ce fut le brigadier Poisson qui arrêta L'Anguille.

Avouez que c'était assez indiqué. MORENCY.

UNE FEMME CHEF DE POLICE

Voir suite page 16.

Nous parlons dans ce même numéro de la façon dont la justice est rendue en U. R. S. S. A titre documentaire, il est intéressant de savoir que, dans ce pays, des fonctions comme celles de chef de la police sont fréquemment tenues par des femmes. La photo qu'on verra un peu plus loin, sur notre couverture, montre une femme russe chef de la police, assise à son bureau et donnant des ordres à un collaborateur.

Prochainement :

Souvenirs d'un
Détective royal
L'homme qui a fait
plus de 20.000 autopsies

On a trouvé en Angleterre un moyen ingénieux de lutter contre les émetteurs de faux chèques.

L'audace des voleurs est extrême, et leur organisation ne laisse rien à désirer. Tout récemment, des malfaiteurs internationaux — en Amérique, évidemment — avaient installé une véritable officine où des spécialistes à leur solde, d'une très grande habileté, fabriquaient de faux chèques. L'imitation était si parfaite que de grands banquiers s'y laissèrent prendre et en furent pour plusieurs millions.

Un établissement financier anglais, dans le but de conjurer le péril, vient d'adopter un procédé assez ingénieux. Chaque titulaire d'un carnet de chèques est muni de vignettes représentant son portrait. Il doit coller un de ces timbres sur le chèque à rendre valable. Cette précaution évite la fraude. Si bien renseignés, et si fortement outillés qu'ils soient, les malfaiteurs ne peuvent fabriquer les vignettes de tous les clients. La tâche serait trop délicate et périlleuse ; ils s'abstiennent. A droite, voici un chèque muni de sa vignette.

Police-Magazine publiera :

Aux pays des tire-laine

X96060

Printed in East-India-Street London E.C.

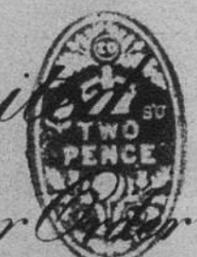
Midland Bank Limited
EVESHAM

Pay £28/10/0
Three pounds two shillings

L 3/21 =

HEAD OFFICE, 5, THREADNEEDLE STREET, E.C. 2.

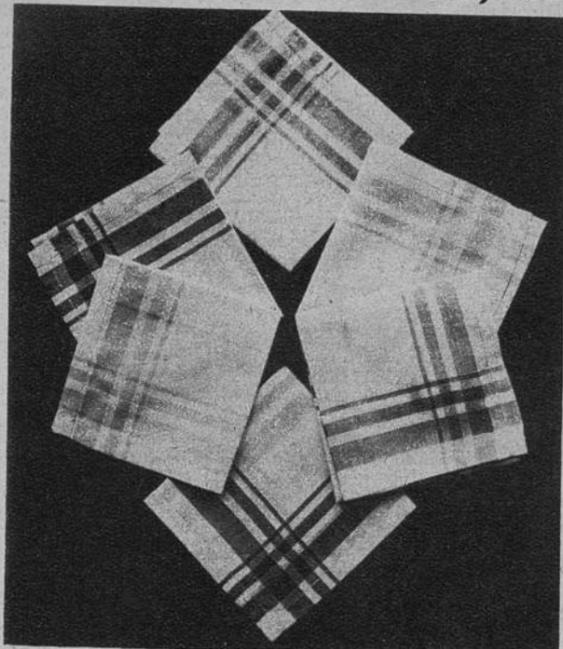
March 31. 1932 HC/13



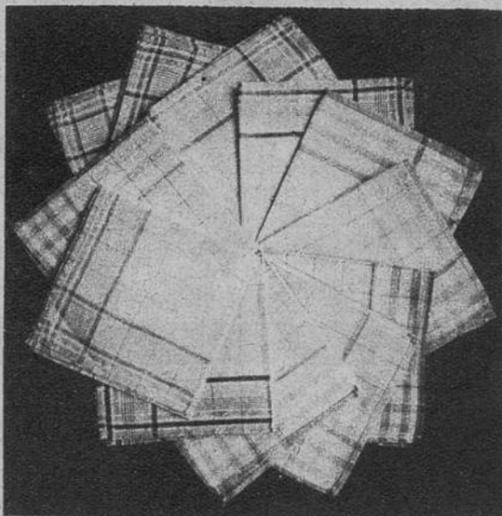
Thomas...

Les abonnements de "POLICE-MAGAZINE" sont remboursés, en grande partie, par de Superbes Primes

Chaque abonnement donne droit à une Prime à choisir parmi celles dont la nomenclature est donnée ci-après :



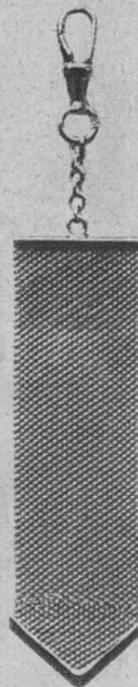
PRIME N° 2. — 6 très beaux mouchoirs chemisiers batiste fine d'Irlande, vignettes couleurs fantaisie grand teint, marque l'Oasis, dimensions 42x42.



PRIME N° 1. — 12 mouchoirs batiste fonds filetés couleur, dimensions 28x28.

AVIS IMPORTANT
Les primes 1, 2, 3, 4 sont envoyées franco.

En raison des difficultés soulevées par les douanes étrangères, seule la prime 6 peut être adressée à nos abonnés habitants l'étranger. Toute personne désirant souscrire un abonnement doit nous indiquer la prime choisie.



PRIME N° 5. — Le service d'un an de *Tous sans-filistes*. Revue hebdomadaire de T. S. F. donnant les programmes détaillés de 50 postes français et européens.

Frais de port : France, 5 fr.

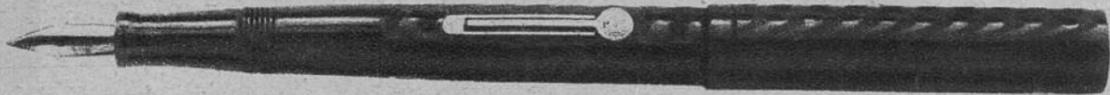
PRIME N° 6. — 22 francs de volumes.

Frais de port : 3 fr. pour la France, 6 fr. pour l'étranger.

PRIME N° 4. — 1 chaîne de montre Régence en milanaise « Laminor », plaqué or, garantie 10 ans, ou en platinum au choix (grandeur nature).



PRIME N° 3. — 1 bracelet gourmette plaqué or « Laminor », garanti 10 ans (grandeur nature).



PRIME N° 7. — 1 très bon stylographe ébonite noire, remplissage automatique, plume or 18 carats, qualité forte (grandeur nature).

Frais de port : 3 fr. pour la France, 6 fr. pour l'étranger.

Abonnement spécial sans primes

Ceux d'entre nos lecteurs qui seraient désireux de ne pas profiter des primes que nous énumérons ci-dessus peuvent contracter un abonnement spécial d'un an ne donnant droit à aucune prime, au prix exceptionnel de 37 francs. Prière de bien spécifier, en envoyant le montant de l'abonnement : SANS PRIME.

Achetez cette semaine :

LES GRANDES AVENTURES POLICIÈRES

qui publient

John Stobbins,
détective, cambrioleur

par J. MOSELLI

et

L'Homme du Mystère

par Alin MONJARDIN

40 centimes
le Numéro

**EN VENTE
PARTOUT**

Le Gérant : F. TINASSE.

La marque qui s'impose

Les Galeries Barbès consentent depuis toujours à leur nombreuse clientèle les avantages suivants : Certificat de garantie, remboursement de vos frais de déplacement, livraison ou expédition rapide, FRANCO DE PORT ET D'EMBALLAGE pour toute la France, garde sans frais des mobiliers achetés.



AUX GALERIES BARBÈS

ENTRÉE UNIQUE 55 B^{is} Barbès Paris 18^e

ne pas confondre au coin de la rue Labat Magasin d'exposition 29 à 43, rue Labat

INNOVATIONS

- 1° Livraisons rapides et gratuites par camions capitonnés et installations dans un rayon d'environ 200 km de Paris.
- 2° Expéditions rapides et gratuites à domicile dans toute la FRANCE.

Grandes facilités de paiement accordées sur demande.

BON GRATUIT

- 1° - L'album général de 220 pages.
 - 2° - L'album de literie, tapis et salons.
- (Rayer la mention inutile)
Remplir et adresser ce bon sans engagement de votre part aux GALERIES BARBÈS 55, Boulevard Barbès, PARIS-18^e

ALBUM GRATUIT

405

**Bon de Concours
N° 2**

Imp. CRÉTÉ. — Corbeil.

POLICE MAGAZINE



UNE FEMME CHEF DE POLICE